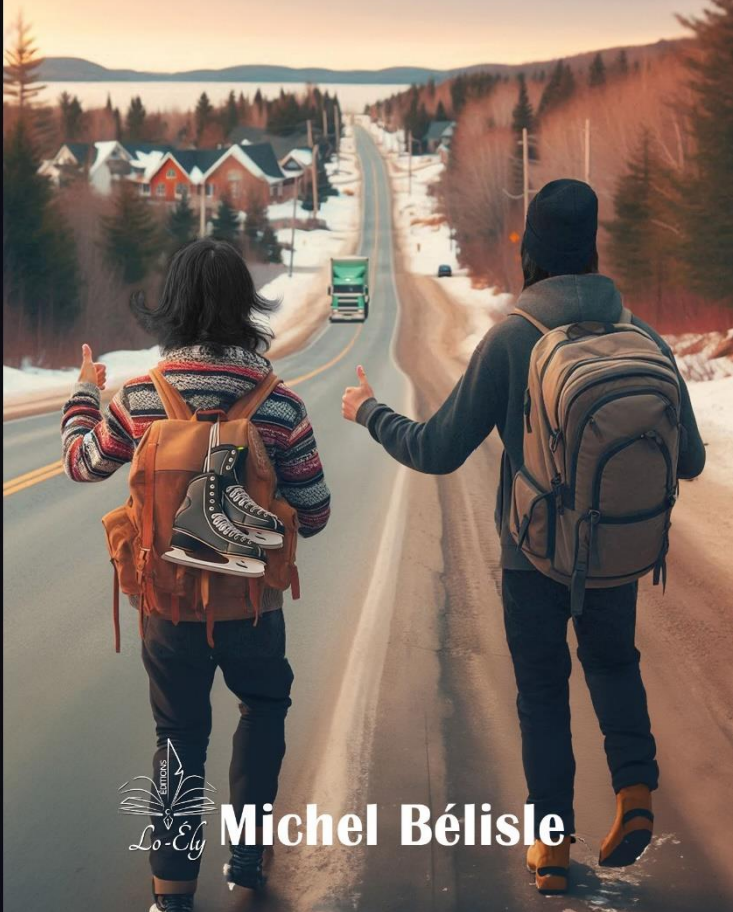


DROIT AU BUT

Michel Bélisle

Éditions Lo-Ély

DROIT AU BUT



Michel Bélisle

DROIT AU BUT



DROIT AU BUT

MICHEL BÉLISLE



ÉDITIONS LO-ÉLY

www.editionsloely.com



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteur : Michel Bélisle

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Révision et mise en page : Lydia Lagarde

Correction : Ginette Bédard

Imprimerie : Gauvin

Graphisme de la couverture : Médéric Houmeau &
Véronique Brazeau

Dépôt légal –

Bibliothèque & Archives nationales du Québec 2025

Bibliothèque & Archives Canada 2025

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilms, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

SODEC

Québec 

Canada 

Imprimé au Canada

ISBN EPUB: 978-2-89855-071-3



Remerciements

J'aurais été incapable de pondre une telle histoire sans bien connaître et apprécier les lieux où se déroule l'action. Étant donné que le Pontiac, l'Outaouais et Ottawa accueillent mes pas depuis si longtemps, il allait de soi que leurs paysages, leurs routes et leurs humains noircissent les pages de ce roman. En outre, j'ai gardé à l'esprit les personnes itinérantes que je croise régulièrement à Gatineau. Dès le départ, ces citoyens fragilisés sont apparus en fond de scène de mon plan d'écriture. Mes personnages principaux évolueront donc entre itinérance, recherche parentale et sport salvateur.

Parmi les gens de ma région, je dois en désigner quelques-uns qui m'ont inspiré et à qui j'ai attribué un rôle. Bien que leur nom diffère légèrement de celui sur leur passeport, ils sauront se reconnaître : merci à Samuel et Audrée, Rob et Éva, Joanne et Francine, Mike et Léo, Jean-Claude et Jean-Robert, Louis, Geneviève, Pierre, Sœur Françoise. D'autres personnes n'apparaissent que brièvement, mais ne sont pas moins importantes à mes yeux. Mes sincères salutations à tous et à toutes.

Enfin, *DROIT AU BUT* n'aurait pu se concrétiser sans l'ouverture et la confiance de mon éditrice, Tricia Lauzon, que je remercie chaleureusement. Par ailleurs, je m'en voudrais d'oublier de remercier ma famille, mes amis, ainsi que mes jeunes lectrices et lecteurs qui me suivent depuis le début et qui m'encouragent à poursuivre mon aventure littéraire.

Aux jeunes filles et garçons que la passion du sport aura réussi à éloigner de la rue.

CHAPITRE 1

Un froid de canard s'acharnait sur la petite municipalité située à l'ouest de Gatineau. Le village de Fort-Coulonge avait rarement connu un premier jour de mars aussi glacial. Si bien que certains vieux résidents qui laissaient s'écouler leur avant-midi devant un café au restaurant de la rue Principale remettaient en question le réchauffement de la planète dû aux changements climatiques.

Ce matin-là, comme à son habitude et en automate qu'il était devenu, Hector Tellier quitta la maison hâtivement pour sauter à bord de son camion poids lourd vert. Il fit démarrer le moteur et replaça la petite statuette de la Vierge aimantée sur son tableau de bord. Selon lui, celle-ci lui avait épargné plusieurs accidents, surtout pendant l'hiver.

Quelques minutes plus tard, Sam, son unique fils, repoussait ses couvertures et sautait du lit. Il vérifia à la fenêtre s'il neigeait et leva les deux pouces en signe d'appréciation envers le beau ciel dégagé. Sans perdre un instant, il enfila les vêtements qu'il avait préparés la veille,

soigneusement pliés sur la chaise de bois près de son lit.

Dans le lourd silence que seul le souffle de la fournaise occupait, Sam s'attela à ses derniers préparatifs. Il s'arrêta un instant pour offrir un sourire attendrissant à Nouki, qui slalomait habilement entre ses jambes. On aurait juré que le siamois tentait de ralentir les allées et venues que Sam effectuait entre sa chambre et le sous-sol. Passant de la table à son épaule, le chat planta ses perçants yeux bleus dans ceux de son maître, espérant le voir revenir sur sa décision.

— Nouki, mon fidèle copain, j'te donne ma parole. Moi, Sam Tellier, j'te promets de revenir un jour. D'ici là, fais comme moi et accroche-toi à la vie, mon vieux. T'as toujours été plus indépendant que moi, alors tu sauras t'en tirer.

— Miaouuu !

— Parfait ! T'as tout compris. Au cas où papa tarderait à rentrer, j'ai laissé la porte du garde-manger entrouverte. Gâte-toi, mais pas trop. Tu sais qu'Hector déteste nettoyer les petits dégâts que ton estomac trop plein rejette sur le tapis de sa chambre.

Sam allait enfin mettre à exécution un plan mûri depuis fort longtemps. Il prendrait une pause de la vie à deux qu'il menait avec son père. Monsieur Tellier était ce genre de paternel qui aimait se vanter que son fils unique ne manquerait jamais de rien, tant et aussi longtemps qu'il vivrait sous son toit. Sam aurait pu répliquer que, sous ce toit, il manquait tout de même certains aspects de la vie que son père croyait inutiles : la complicité, l'attention et l'affection se situaient loin dans les priorités d'un Hector dévoué uniquement à son travail.

Étant donné que Sam ne partirait pas seul, il attendait un important appel de son bon ami et complice, Fred Lacelle. Trouvant que les minutes s'écoulaient au super ralenti, il se laissa choir sur la chaise près de l'entrée, là où son père s'assoit pour enfiler ses bottes de travail. Il repassa dans sa tête l'un des gestes robotiques d'Hector : Il le revoyait, le vendredi soir, décapsulant sa bière et guettant le four qui grillait ses ailes de poulet. Ensuite, il inclinait son fauteuil placé devant la télé, prêt à visionner un match de hockey, de baseball ou de golf. Sam en avait assez de cette vie plate à mourir. Tout chez son père lui tombait sur les nerfs. Ses amis

de l'école ne l'aidaient en rien en lui racontant les sorties excitantes qu'ils faisaient en famille, parfois même durant la semaine.

« Je n'éprouve aucun regret à fuir cette maison dont chaque mur me rappelle une sorte de prison. J'ai 17 ans et il est temps de voir autre chose avant que la déprime me ronge complètement », pensa-t-il.

Dans son écœurement, Sam en était venu à trouver lugubre la façade de sa demeure. Il évitait de regarder les lucarnes arrondies du toit qui ressemblaient à deux gros yeux vitreux lorgnant vers la rivière Coulonge, loin en contrebas. Il pouvait compter sur ses dix doigts les bons moments vécus dans cette petite maison recouverte de planches grises. Aucun de ses amis ne se vantait d'habiter la municipalité de Fort-Coulonge, un coin perdu du Pontiac selon les jeunes, et un joyau touristique selon la mairesse de la ville.

Dans son esprit, Sam justifiait sa fuite en alléguant deux raisons précises. Il espérait d'abord vivre des expériences nouvelles, mais surtout, il voulait tenter de retrouver sa mère. Sam avait toujours refusé de croire la version que son père lui avait servie. Selon les très rares

explications d'Hector, sa mère serait décédée lors de sa naissance. Monsieur Tellier, qui avait grandi dans différentes familles d'accueil, refusait de parler de son passé. Fait avéré, durant sa jeune vingtaine, Hector avait entretenu une courte liaison avec une certaine Verlaine Jacob venue de Belgique. Elle avait donné naissance à un fils, puis avait disparu. Sam était convaincu qu'il manquait quelques chapitres au roman-savon des Tellier.

Hector demeurait muet comme une carpe lorsqu'il était question de Verlaine. Il disait avoir tourné la page sur cet épisode sombre de sa vie. Pour Sam, c'était tout le contraire. Il désirait connaître le passé et s'estimait en droit de tout savoir en ce qui le concernait.

Alors que pour Sam la semaine de relâche était un bon moment pour mentir à Hector sur ses intentions, Fred, qui l'accompagnait, en profiterait pour changer d'air également. Contrairement à Sam, son ami avait décroché de l'école depuis un certain temps. Son père lui dénichait des petits boulots à exécuter afin d'aider la famille à boucler les fins de mois. Fred partageait l'argent de ces travaux par amour pour ses quatre sœurs, toutes plus jeunes que lui.

— J’vais pas passer ma vie à aider mes parents, alors qu’une vraie job me donnerait le sentiment d’avoir un but dans la vie, se plaignait-il.

Il aurait 18 ans dans quelques mois et espérait depuis longtemps trouver un emploi dans une grande ville, puis louer un appartement. S’il arrivait à gagner plus d’argent que ses besoins l’exigeaient, il ferait parvenir une partie de son salaire à sa famille. Quant à Sam, ses motivations étaient tout autres. Les recherches qu’il avait effectuées sur l’ordinateur à la bibliothèque de l’école Sieur-de-Coulonge démontraient, selon un document du Conseil national d’accès aux origines personnelles, que sa mère avait vécu près d’Ottawa. Il ferait ses propres recherches tout en profitant d’une liberté qu’il espérait bénéfique, car son moral actuel était au plus bas. Ses derniers moments de réjouissance remontaient à la dernière partie de hockey qu’il avait disputée une semaine auparavant.

Sam et Fred avaient joué leur hockey mineur dans le même aréna glacial de Fort-Coulonge. Ni l’un ni l’autre n’avait été repêché par une équipe junior. Pourtant, les deux garçons

étaient excellents dans leur position. Sam était bâti comme un athlète et avait toujours connu du succès en tant que joueur de centre. Fred, plus grand et plus mince, était un défenseur qui n'avait pas froid aux yeux. À maintes reprises, il avait réglé des comptes avec ceux qui osaient s'attaquer à Sam sur la glace.

La sonnerie du téléphone résonna enfin dans la cuisine des Tellier. Nouki exécuta un saut de côté avant d'adopter la position du Sphinx. Sans doute en raison de l'angoisse, le rythme cardiaque de Sam s'accéléra lorsqu'il appuya sur la touche « répondre ».

— Salut, Fred ! T'es trois minutes en retard, mon ami. Es-tu enfin prêt ?

— Ouais ! J'ai dû parlementer un peu plus que prévu avec mes parents. Ils ont finalement gobé mon histoire sans trop rouspéter. Ils croient vraiment que je pars seul et qu'une job m'attend dans un centre de ski de Saint-Sauveur. Voir que j'aurais l'argent pour me payer trois heures d'autobus ! J'suis chez toi dans quinze minutes et nous filerons à Ottawa pour suivre notre plan.

— Quinze minutes, pas plus. Sinon je risque de changer d'idée... ben non, c'est juste une blague. Grouille ! Je vais te guetter à partir

de la fenêtre du salon et je te rejoindrai au bout du chemin. Sinon, les voisins pourraient t'apercevoir et mémérer à mon père que je suis parti avec toi.

— Faut rester *calmos*, mon Tellier !
Oublie pas le liquide antistress !

— C'est déjà fait, mon chum. Hector ne trouvera plus sa bouteille de vodka au prochain Noël. Toi, oublie pas tes patins, au cas où...

Lorsqu'il vit une petite silhouette apparaître au bout du chemin, Sam tira le rideau et resserra les sangles de son sac à dos. Pour l'occasion, il avait enfilé les vêtements les plus chauds qu'il avait sous la main, soit un gros chandail de laine, un manteau de ski, des espadrilles d'hiver, des mitaines et une tuque. Il glissa ensuite la note qu'il avait préparée sous le panier de fruits en plastique qui trônait au centre de la table : « *Salut, P'a. Semaine de relâche. Décision rapide. Parti en excursion avec groupe de l'école. De retour bientôt. Bonne partie de hockey, Canadiens – Toronto ce soir. Bye.* »

Sam claqua la porte derrière lui, s'assurant que Nouki demeure à l'intérieur. Aussitôt, une palette d'émotions se disputa l'espace dans sa tête. Ses pensées étaient victimes d'une sorte de

machine à boules déréglée qui peinait à s'arrêter. Ses sentiments passaient de la joie à la peur, du bien-être aux remords, mais l'adrénaline du moment éteignit son inquiétude.

— Pour la première fois de ma vie, je fonce et je vole de mes propres ailes, se répétait-il. Tout comme Fred, il n'avait aucune idée du jour de son retour à Fort-Coulonge.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil à gauche et à droite, Sam rejoignit son ami au bout de la rue. Fred s'était blotti dans la petite cabane qu'Hector avait construite afin de protéger son fils du froid lorsqu'il fréquentait l'école primaire. Un petit hublot en plexiglas lui permettait de guetter l'arrivée de l'autobus jaune. Sam se tordit de rire quand il vit le grand Fred, encombré de son lourd sac à dos, s'extirper du minuscule abri, tel un papillon délaissant son cocon.

— Salut, Fred ! La cabane d'Hector n'est certainement pas ta meilleure idée de la journée. Faudrait que tu réalises que tu mesures six pieds, mon chum. Traînons pas trop par ici. Il faut se rendre à la route 148 sans attirer l'attention.

— Tu m'avais dit d'être discret. J'ai alors pensé t'attendre dans ta cabane. *Shit!* J viens de

briser une attache de mon sac à dos après la maudite porte de la super construction d'Hector.

Enfin réunis, les deux amis avaient pour premier objectif d'atteindre la route 148. C'était l'artère principale qui fendait Fort-Coulonge en deux, soit d'est en ouest. Hector, par son travail de camionneur indépendant, sillonnait cette route du matin au soir, livrant des billes de bois aux usines de fabrication de papier. Pour Sam et Fred, ce jour-là, la route 148 serait leur laissez-passer vers Ottawa.

Quelques minutes suffirent aux marcheurs pour s'éloigner passablement de la maison. Fred marchait devant à reculons, afin de contrer le vent du nord et de jaser face à son ami, droit dans les yeux. Soudain, Fred s'arrêta brusquement et Sam se buta contre lui.

— Sam, j crois que je viens d'avoir une idée géniale. Regarde derrière toi !

Lorsque Sam se retourna, il vit un groupe de motoneigistes, sûrement des touristes qui se suivaient à la file indienne, empruntant le sentier du champ de Ted Young. Celui-ci possédait lui-même une motoneige et prêtait main-forte à la Fédération des motoneigistes en entretenant une piste sur son vaste terrain. Principalement

pendant l'hiver, le tourisme était un atout essentiel à la survie de certains commerces de la municipalité et Ted en était conscient.

Fred sauta l'étape de consultation avec son ami et courut vers les motoneigistes, les bras levés au ciel. D'une voix forte, il ordonna au chef de file de s'arrêter. Le conducteur, croyant à une urgence, remonta sa visière et éteignit son moteur.

— Bonjour, monsieur. J'vois que plusieurs conducteurs sont seuls sur leur machine. Seriez-vous assez aimables de nous conduire, mon ami et moi, jusqu'aux limites de Fort-Coulonge ? demanda Fred qui avait souvent aperçu des files de motoneiges longer la route 148.

Surpris par cet imprévu, le type lui répondit avec un fort accent français, voire parisien :

— Avec grand plaisir, mon camarade. Vous tombez pile-poil, puisque le mec expert guide nous attend au carrefour du chemin Stitt et de la grande artère. Allez, on ne va pas attendre cent sept ans. Posez vos bagages dans le traîneau de queue et choisissez votre *cab*.

— Gros merci, monsieur. Si j’comprends bien, la grande artère dont vous parlez, c’est bien la 148 ? voulut s’assurer Fred.

— Pas sorcier, il n’y a qu’une autostrade principale dans votre bourg paradisiaque. Vous me faites rigoler quand vous nommez vos routes par la mathématique. Allons pour la 148 alors.

— Comme vous dites par chez vous, c’est vraiment sympa de nous accommoder, dit Fred pour tenter de s’en faire un ami.

— Mais là, ne vous méprenez pas tout de même ! Si les poulets du Québec nous interceptent, il vous faudra sortir le blé et payer la contravention. Vous êtes au fait qu’un bonnet de laine ne fait pas un casque de sécurité, après tout !

— Pas de problème avec nos tuques, mon pote, dit Fred dont le lexique typiquement français s’amenuisait déjà.

Le chapelet de motoneiges se mit en branle sur le sentier qui débouchait directement sur des terres boisées. Dès les premiers kilomètres, Sam avait le sentiment de redécouvrir son coin de pays. Malgré la beauté du paysage qui l’entourait, il ne pouvait s’empêcher de s’imaginer la grande ville, soit Gatineau ou

Ottawa, avec ses immeubles, ses centres d'achats, ses arénas... Peut-être même mettrait-il les pieds dans des endroits où, jadis, Verlaine Jacob était passée bien avant lui ?

Soudain, le conducteur de la motoneige de tête que Fred accompagnait en étant assis à l'arrière freina brusquement. Il retira son casque en vitesse et s'adressa à son groupe :

— Nom de Dieu ! Regardez, les copains ! C'est un grand caribou qui clopine dans un mètre de poudreuse. C'est dingue la sacrée force que déploie ce cervidé des forêts.

— Chez nous, m'sieur, on appelle ça un chevreuil qui s'écarte du bruit des moteurs, répondit Fred avec un sourire en coin.

— Je ne vais tout de même pas me refuser de le photographier, bordel ! Les mioches à qui j'enseigne au lycée n'en croiront pas leurs yeux.

Le chevreuil se laissa prendre en photo, puis releva sa petite queue blanche et disparut derrière une talle d'épinettes. Le défilé de machines se remit en marche et arriva bientôt près du chemin Stitt. Fred insista auprès du conducteur pour débarquer en bordure de la forêt, dans le but d'éviter de croiser leur guide. Ce type risquait de les reconnaître, puisqu'il

habitait probablement à Fort-Coulonge. Après avoir récupéré leurs sacs à dos et rejoint la route 148, la vraie escapade commençait. Leur objectif consistait à faire de l'autostop afin de se rendre le plus loin possible avant la tombée de la nuit. Par contre, s'ils apercevaient le camion d'Hector, il faudrait trouver un endroit où se planquer rapidement et le laisser passer. Hector possédait les yeux d'un aigle et le sale caractère d'un chat de gouttière.

CHAPITRE 2

Selon Fred, tous les camions verts qu'il apercevait semblaient être celui d'Hector. Sam le corrigea en lui suggérant de s'attarder à un détail sur le capot. Le mastodonte de son père arborait un large aigle en acier chromé pointant son bec busqué au centre de la route. Lors de l'achat de son camion Mack, il avait remplacé le bouledogue chromé par un aigle. C'était le fruit d'une superstition qu'il entretenait depuis ses débuts en affaires.

Suivant une première heure de marche sans histoire, un fort vent s'éleva à partir des vastes champs et vint compliquer les choses. Comme annoncé plus tôt sur MétéoMédia, ce phénomène entraîna une chute drastique du mercure. Encore plus désolant, la plupart des véhicules à qui ils présentaient leur petite pancarte indiquant « Ottawa » klaxonnaient au lieu de ralentir. Après plusieurs kilomètres de déplacement, ils s'arrêtèrent devant une immense maison à vendre au milieu d'un champ probablement en friche sous son épais couvert de neige. Tout indiquait que l'habitation à deux

étages de pierres grises était inhabitée depuis très longtemps. Ses persiennes de bois claquaient au vent, tandis qu'une section de la gouttière pendait au-dessus de la porte d'entrée. Sur le toit de tôles ondulées, deux corneilles faisaient le guet en croassant pour attirer leurs semblables.

Sam déposa lourdement son sac à dos sur la neige durcie, puis regarda Fred qui tournait en rond et battait des mains contre ses cuisses pour se réchauffer.

— J'sais pas pour toi, Fred, mais moi, ça me tente de prendre une pause du maudit vent. Allons voir si on peut visiter les restes de ce château abandonné.

— J'me demande si le film d'horreur que j'ai vu avec ma sœur la semaine passée n'aurait pas été tourné devant cette maison du diable. Ceux qui y entraient n'en sortaient jamais.

— Veux-tu dire que t'as peur, Fred ?

— *Calmos !* Pantoute ! J'ai tellement froid que même s'il y avait une sorcière à l'intérieur, j'serais prêt à boire sa potion bouillante.

Sam savait fort bien qu'il était interdit de squatter une maison inhabitée. Cependant, comme il avait volontairement opté pour vivre

des expériences, le fait de défoncer une porte en serait une première. Agissant contre nature, il décocha un solide coup de pied au bas de la porte. L'impact suffit à la faire pivoter sur ses gonds rouillés.

Aussitôt entré, Fred souleva les draps blancs qui recouvraient les rares meubles du rez-de-chaussée. Sur le sofa, des ressorts apparents démontraient que les souris avaient déjà pigé dans le tissu pour orner leur nid. De son côté, Sam inspecta l'immense salle à manger. Au-dessus d'une table en bois ayant déjà été vernie pendait un immense lustre. Ses cinq bras de cuivre étaient décorés d'une toile d'araignée qui reliait entre elles chaque ampoule. Un peu plus loin, sur un mur de la cuisine, Fred constata que tous les fusibles avaient été retirés du panneau électrique. À part l'absence de vent, il faisait presque aussi froid que dehors.

— On n'a pas d'électricité, dit Fred. Va falloir sortir nos lampes de poche dans pas long.

— J pense que nous devrions passer la nuit ici, suggéra Sam. Nous sommes au milieu de nulle part et personne sur la route n'aura envie de nous donner un *lift* quand la noirceur va se pointer. J me demande bien si le vieux foyer

en pierre fonctionne toujours. On n'a rien à perdre à l'essayer !

Pour leur plus grand bonheur, les bouts de planches récupérées au sous-sol firent crépiter un feu qui, un tant soit peu, éclaira et réchauffa le salon. Ils se croisèrent les doigts afin que les flammes n'allument pas un feu de cheminée, ce qui s'avérerait catastrophique. Après avoir mangé un morceau de pain et un bout de saucisson, Fred demanda à son ami de sortir la bouteille antistress.

— Trinquons à la santé d'Hector, dit Sam. J'me demande s'il a cru à mon histoire d'excursion scolaire. De toute façon, souvent il ignore si je suis à la maison ou chez le voisin en train de jouer à des jeux vidéo avec son fils.

— Merci, Sam, pour le petit remontant. Mais veux-tu bien arrêter de penser à ton père ? Sinon, tu vas trouver le temps long. *Cheers!* En plus de nous réchauffer, ça va nous servir de calmant pour dormir.

Pendant ce temps à Fort-Coulange, Nouki ouvrit un œil lorsqu'Hector déplia la note laissée sur la table. Dans un élan de rage, il la déchira en petits morceaux. Il refusa carrément de croire

à cette histoire d'excursion. Sans tarder, il téléphona à sa cousine, la secrétaire de l'école. Cette dernière l'informa que, faute de budget, aucune activité n'était prévue pendant la semaine de relâche.

Sa deuxième intervention consista à signaler une disparition à la Sûreté du Québec. Il fournit une description détaillée de son fils, allant même jusqu'à donner la marque de son sac à dos. La policière qui prit l'appel tenta de le rassurer en lui affirmant que la plupart du temps, les jeunes revenaient chez eux dans les quarante-huit heures suivant leur fuite.

Finalement, il ouvrit l'armoire de coin et en sortit une petite boîte de tôle. Avec dépit, il constata qu'elle avait été vidée de son contenu. Jusqu'à aujourd'hui, elle renfermait l'argent économisé pour acheter une moto *trail* à Sam.

— J'comprends pas, il avait tout ce qu'il faut pour être heureux ici. Il avait un toit, une télé, un bon lit, de la bouffe ! J'comprends vraiment pas, rumina Hector, le visage rouge comme un coq.

Dans la maison abandonnée, pendant que Sam alimentait le feu du foyer, Fred arpentait

toutes les pièces à la recherche de coussins ou de tapis qui pourraient servir de matelas pendant la nuit. Tout à coup, Sam entendit un long cri suivi de gémissements.

— Saaamm ? Tabarouette, grouille ! J'ai la jambe coincée dans le plancher.

Sam saisit sa lampe de poche et se dirigea au deuxième étage, d'où émanaient les plaintes. Au centre de la grande chambre arrière, Fred tentait de se relever, mais une large planche lui piquait la jambe à chaque essai. L'épaisse carpepe qu'il venait de retirer cachait une ouverture créée par la pourriture du plancher. Sam tira des deux mains sur le morceau de bois ébréché et libéra son ami de sa mauvaise posture. Il constata que le pantalon de Fred était déchiré et que sa cuisse portait une vilaine coupure.

— Viens t'allonger devant le foyer. J'ai tout ce qu'il faut dans mon sac pour te faire un pansement. S'il y a une chose que nous devons éviter, c'est bien une blessure. Fais attention, bon sang !

— Désolé, Sam. As-tu déjà fait un pansement ? J'ai pas peur, mais j'ai toujours en mémoire les vieux films d'Indiana Jones. Fais

juste pas comme eux quand ils vident de l'alcool dans la plaie pendant que le blessé mord dans une branche, les yeux fermés.

— Ben non, idiot. J'vais commencer par te donner deux Tylenol. Quand j'aurai terminé ton pansement, trouve un moyen de réparer ton pantalon. Ça va te changer les idées au lieu de penser à tes vieux films.

Deux heures plus tard, le feu rougeoyait toujours dans l'âtre du foyer tandis que le sommeil prenait le dessus sur les idées confuses des squatteurs. Ni l'un ni l'autre n'osait se plaindre, mais le confort de son lit douillet manquait à chacun.

Réveillé par l'inconfort que sa jambe lui causait, Fred s'était levé et avait décroché le drapeau du Canada qui servait de rideau à la fenêtre du salon afin de vérifier s'il neigeait toujours à l'extérieur. Embrumé par l'effet de l'alcool, il oublia complètement de le raccrocher. Il était plutôt préoccupé par le feu réduit à l'état de braise dans le foyer. Il empila plusieurs bouts de planche et sortit un carton d'allumettes de son portefeuille, d'où s'échappèrent quelques papiers qu'il remit maladroitement à leur place. Ensuite, il arracha

un pan de vieille tapisserie qu'il enflamma avec trois allumettes. Les flammes se mirent aussitôt à gronder de nouveau.

Au même moment, depuis le stationnement de l'hôpital de Shawville, une infirmière monta dans son auto pour rentrer chez elle. Elle emprunta quelques rues et tourna à droite sur la route 148 ouest en direction de Fort-Coulonge. Elle serrait fermement le volant, hypnotisée par les flocons de neige qui dansaient devant son pare-brise. À la fin de chaque quart de travail, elle passait devant cette maison à vendre depuis au moins cinq ans. Mais cette fois-ci, elle vit quelque chose d'inhabituel. La curiosité l'emportant sur la fatigue, elle se stationna devant l'entrée du taudis.

Après avoir actionné ses feux d'urgence, elle mit ses lunettes afin de s'assurer d'avoir bien vu. Elle croyait avoir aperçu un feu derrière la fenêtre de la maison abandonnée. Son imagination lui jouait-elle des tours ? Aussitôt sa vitre d'auto baissée, une odeur de fumée vint confirmer sa pensée. À cause de la noirceur, elle ne pouvait voir les émanations qui s'échappaient de la cheminée. Selon elle, le rougeoiement qui

dansait à la fenêtre était un début d'incendie. D'ailleurs, le drapeau du Canada qu'elle avait l'habitude d'y voir était déjà consumé. De son cellulaire, elle composa le 911 et signala l'endroit de l'incendie avant de reprendre la route.

CHAPITRE 3

Les deux pompiers volontaires de la petite municipalité laissèrent leur camion sur l'accotement et coururent dans l'épaisse neige, transportant chacun un extincteur chimique. Comme d'habitude, leurs coéquipiers ne tarderaient pas à suivre avec le camion-citerne. Une fois de plus, les deux hommes constatèrent que les maisons d'autrefois étaient construites à bonne distance de la route.

À bout de souffle, les pompiers montèrent sur la galerie délabrée et regardèrent à la fenêtre. À l'unisson, ils poussèrent un soupir de soulagement. Ils venaient d'apercevoir un banal feu de foyer, visiblement sous contrôle. De toute évidence, il y avait quelqu'un dans cette soi-disant maison abandonnée. De plus, la porte avait été mal refermée et laissait échapper une faible lueur.

« BOUM ! BOUM ! BOUM ! »

— Sam, réveille-toi, quelqu'un frappe à la porte, dit Fred qui jeta un œil sur le tisonnier sans oser se lever pour s'en emparer, au cas où il aurait à se défendre.

— Pas de panique. T'as dû rêver ou t'as pris trop de pilules. Laisse-moi dormir.

— QUELQU'UN LÀ-DEDANS ? cria l'un des pompiers à travers la porte.

Cette fois-ci, ce n'était pas la voix de Fred. Les yeux ronds comme des billes, Sam se redressa tel un ressort et demanda à Fred de faire semblant de dormir et de le laisser s'en occuper. Aussitôt, il sentit un filet de sueur sillonner sa colonne vertébrale. Lorsqu'il répondit à la porte, deux lampes frontales l'aveuglèrent coup sur coup. Les extincteurs que les hommes posèrent sur le plancher lui indiquaient clairement qu'il avait affaire à des pompiers. Sous le drap blanc qui le recouvrait, les poumons de Fred laissèrent échapper une longue expiration ; le danger d'une agression était écarté. Sans gêne, les hommes s'invitèrent au salon et promenèrent leur lampe de poche un peu partout dans la pièce. Voyant cela, Sam adopta un air de défi et s'adressa aux intrus :

— Savez-vous qu'il est un peu tard pour visiter une maison à vendre ?

— Tu fais le drôle, toi, répliqua le plus âgé des deux. Sais-tu que squatter un lieu privé peut t'apporter de gros ennuis ?

C'est à ce moment précis que Sam déclencha sa machine à mensonges :

— Détrompez-vous, monsieur. Cette maison appartient à mon grand-père. Il dit qu'il a un acheteur potentiel. Pour lui donner un coup de main, mon ami et moi sommes venus vérifier si tout est en ordre.

— C'est assez curieux que ton grand-père ne t'ait pas donné la clé pour la serrure de la porte.

— Je l'avais chez moi, mais je l'ai confondue avec la clé de ma remise. Vous savez, deux clous au mur et deux clés suspendues... personne n'est à l'abri d'une erreur.

— De toute façon, ton grand-père n'aurait pas été heureux si le vieux foyer de pierre s'était fissuré. Le feu aurait dévoré cette maison en moins de deux heures. Il aurait dû demander une inspection du service de sécurité des incendies de la ville avant de vous laisser l'allumer.

— Mon grand-père est un ancien maçon. Il m'a déjà raconté qu'il avait construit ce foyer lui-même. Il disait qu'il était plus sécuritaire que la cuisinière au bois que possédait Séraphin dans l'une de ses émissions télé préférées. Croyez-moi, ce bout-là, je ne l'ai toujours pas compris.

— Bon ! Assez discuté, garçon. Nous allons annuler le camion-citerne et toi tu vas signer ton nom au bas de ce rapport. Je le compléterai demain matin avant de le remettre à mon supérieur.

— Comme vous voulez, monsieur.

Sans trop réfléchir, Sam signa le premier nom qui lui vint en tête.

— Ton nom est bien Steve Dahan ? C'est bizarre, je ne connais personne dans les environs qui porte ce nom de famille. Je verrai avec le courtier immobilier qui pense vendre cette baraque. Il va sûrement m'aider à tirer cette affaire au clair. En passant, je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'avez pas fait votre inspection durant le jour avant de retourner chez vous.

— Nous avons fait notre inspection de jour, monsieur. Mais vous savez, passer une grande maison au peigne fin, ça demande des heures de travail. Vous voulez voir nos notes ?

— Non, ça va aller. Bonne fin de nuit, MESSIEURS les inspecteurs.

Quand les pompiers furent partis, Sam tremblait de tous ses membres. Il avait beaucoup risqué avec son histoire de notes, mais il voulait

paraître le plus crédible possible. Il n'avait pas l'habitude de répliquer et surtout de mentir effrontément aux adultes.

« Ma mère me pardonnerait sûrement parce qu'elle saurait que je le fais pour une bonne cause », se consola Sam.

Dans l'heure qui suivit, Sam ne ferma plus l'œil une seule seconde. Fred se rendormit après avoir affirmé que ces deux pompiers n'avaient fait que leur travail et qu'eux, ils n'avaient rien à se reprocher.

Vers huit heures le matin, alors qu'ils espéraient se lever beaucoup plus tôt, les deux amis jetèrent de la neige sur les braises du foyer et quittèrent leur refuge en vitesse. Le père de Sam avait peut-être déjà appelé la police et ce pompier allait sûrement procéder à sa petite enquête auprès de l'agent immobilier.

Sur l'accotement de la grande route, Fred et Sam constatèrent que la neige fraîche tombée la veille fondait sous le gros sel que la voirie avait épandu durant la nuit. Les autos qui passaient rapidement sous leur nez provoquaient un tourbillon de neige qui laissait un goût salé sur leurs lèvres. La priorité du moment était de

trouver un *lift* qui les mènerait à un restaurant où ils pourraient déjeuner et utiliser les toilettes.

Après un interminable défilé d'autos et de camions lourds, un luxueux pick-up quatre portes fit clignoter ses feux d'urgence et s'arrêta devant eux. La conductrice, une dame dans la jeune cinquantaine, diminua le volume de son système audio et demanda gentiment :

— Où est-ce que vous allez, mes petits globe-trotters ?

— Ça dépend jusqu'où vous allez vous-même, répondit Fred avec un grand sourire.

— C'est loin d'être précis ça, jeune homme. Mais bon ! Moi, je vends des camions chez un concessionnaire de Shawville. Je peux vous conduire jusque-là si ça vous convient.

— C'est super parfait pour nous, répondit encore Fred.

Le pick-up reprit la route et la gentille dame, un moulin à paroles, ne cessa de leur poser mille et une questions auxquelles Fred se chargea de répondre avec aplomb, sans laisser connaître sa vraie destination. Finalement, il était aussi doué que Sam pour construire ses mensonges.

La conductrice fit descendre ses passagers devant un bungalow converti en restaurant. Le petit commerce se situait à un coin de rue du concessionnaire Ford de Shawville. Dans la vitrine du restaurant, une grande affiche annonçait des déjeuners à rabais entre cinq heures et neuf heures le matin. Plusieurs camions étaient cordés dans l'immense stationnement du terrain voisin, mais heureusement, celui d'Hector ne faisait pas partie du lot.

Aussitôt qu'ils furent entrés, une odeur de bacon ensorcela les narines des marcheurs qui filèrent vers une table libre à deux pas de la sortie d'urgence à l'arrière. Ils avaient à peine eu le temps d'ouvrir leur menu qu'une serveuse leur apporta un café et sortit son calepin, prête à les écouter. Sam demeura bouche bée devant la beauté de cette fille qui avait sensiblement son âge. Tel un sujet hypnotisé, il suivit du regard sa fine main qui retirait un crayon piqué dans ses longs cheveux relevés en chignon. Son visage sans maquillage affichait un sourire enivrant.

— Sam, la *waitress* te parle !

— Oui, j'ai compris. Vous disiez, mademoiselle ?

— Est-ce que t'as fait un choix ?

Il aurait aimé lui avouer que c'était elle son choix, mais ce scénario n'était réservé qu'aux films de filles. À l'école, Sam était ce genre d'élève qui longeait les murs des corridors afin qu'aucune fille ne le remarque et découvre plus tard la vie sans âme qu'il menait avec son père.

Machinalement, Sam replaça une longue mèche de cheveux noirs tombée sur son œil. Il répétait ce geste chaque fois qu'il était nerveux. Parcourant le menu pour une première fois, il répondit enfin :

— J'vais prendre « Le Camionneur pain blanc », s'il te plaît.

— Super ! Donc, ce sera le même choix que ton ami. Ça ne sera pas long.

— Ha ! T'as déjà commandé, Fred ?

— Franchement !

Sam observa la serveuse franchir les portes battantes de la cuisine, ignorant l'écrasante chaleur que son manteau d'hiver boutonné jusqu'au cou lui faisait subir.

— *Calmos*, Sam ! Reviens sur terre, vieux. T'as jamais vu une serveuse de restaurant ?

— Oui, mais Lacelle, cette fille-là est mille fois plus belle que celles de l'école.

— Tant mieux pour toi ! Moi, j'ai juste ben faim.

Fred traversait une période de sa vie où il associait les filles à de vraies petites pestes. Le fait de vivre avec ses quatre sœurs et sa mère faisait en sorte qu'il souhaitait remettre à plus tard la vie de couple et les potentielles emmerdes.

Cependant, en raison des travaux qu'il effectuait chez des étrangers, Fred bénéficiait d'une facilité à discuter avec tout un chacun. En écoutant Fred jaser avec la jolie serveuse, Sam apprit qu'elle s'appelait Audrée Gervais et qu'elle étudiait dans une école privée de Gatineau. Sam enregistra précieusement cette information sur le disque dur de son cerveau. Pressée par l'arrivée de quatre camionneurs qui venaient d'entrer, Audrée empila les assiettes vides sur son bras et salua les deux garçons en leur indiquant l'endroit où payer leur facture. Fred et Sam utilisèrent les toilettes, payèrent leur déjeuner et filèrent en douce.

De retour sur le trottoir, Sam dut se faire violence afin de chasser l'image de cette Audrée

et de se concentrer sur le moyen d'atteindre Ottawa le jour même. En tournant la tête, il aperçut deux policiers de la Sûreté du Québec qui entraient au restaurant qu'ils venaient de quitter. Pour les deux fugueurs, il était grand temps de gagner du terrain vers l'est.

Vers quatorze heures, ils laissèrent derrière eux la rue principale de Shawville et constatèrent que les maisons ayant pignon sur la 148 commençaient déjà à s'espacer. Comme la circulation était de plus en plus dense, un vrai coup de chance survint. Sans même avoir eu besoin de montrer leur pancarte, le conducteur d'une fourgonnette piquée par la rouille s'arrêta brusquement devant eux, faisant tinter la cargaison de ferraille que contenait la remorque attachée à l'arrière. Sans poser la moindre question, l'homme proposa à Sam et Fred de les conduire jusqu'à Luskville. Heureux de ce succès inespéré, ils acceptèrent l'offre avec plaisir.

Sam choisit de s'asseoir à l'avant, tandis que Fred se contorsionnait sur la petite banquette arrière. Le conducteur, un taciturne colosse aux cheveux attachés en queue de cheval, n'était pas très loquace. Conduisant très lentement, il se

contentait de fixer la route, faisant rouler un bout de cigare éteint d'un côté à l'autre de sa bouche. La musique de son cellulaire remplaçait celle d'une radio ayant été extirpée de son tableau de bord, laissant à découvert une couette de fils multicolores. Lorsque la fourgonnette croisa l'enseigne annonçant les cinq mille habitants de Luskville, Sam risqua une question uniquement pour meubler le silence :

— Est-ce que vous habitez Luskville, monsieur ?

— Depuis toujours.

— Et le métal dans votre remorque, vous le recyclez depuis longtemps ?

— Moi, je ne recycle rien. Aujourd'hui, je dois vider cette remorque, c'est tout.

Alors que Fred somnolait sur la banquette arrière, un drôle de sentiment incitait Sam à se méfier de cet homme. « Il se comporte comme s'il transportait deux sacs de patates sanglés sur leur siège », pensa-t-il. En contrepartie, il comprenait que certaines personnalités pouvaient être moins sympathiques que celles de ses profs ou de ses voisins de Fort-Coulonge. Soudainement, la fourgonnette ralentit et s'arrêta en bordure de la route. Le type éteignit

la musique de son cellulaire et lança son mégot éteint sur le tableau de bord. Ensuite, sans se retourner, il fixa Fred dans son rétroviseur pour s'assurer qu'il écoute lui aussi :

— Ho ! J'ai oublié de vous en parler tantôt. Ça vous ennuerait, les gars, si je faisais un léger détour pour laisser ce chargement chez mon frère ? Vous pourriez m'aider à reculer cette foutue vieille remorque.

— Pas de problème, monsieur. Du moment que ça ne vous prene pas trop de temps, lui répondit Fred, quelque peu agacé par l'opportunisme du conducteur.

— Donnez-moi quinze minutes, ensuite je vous conduis à la rue principale de Luskville sans tarder. Promis-juré.

Pris de court et surpris par sa lenteur à formuler son objection, Sam vit la fourgonnette s'engager sur une longue route de campagne. Sur la banquette arrière, Fred n'avait plus l'intention de fermer les yeux, car l'inquiétude le gagnait lui aussi. Pendant plusieurs kilomètres, le seul signe de vie à l'extérieur fut une ferme où trônait un haut silo rouge. À part cela, des deux côtés de la route, ce n'était que des champs enneigés à perte de vue. Sam

ressentait cette sensation de malaise qu'il avait éprouvée lorsqu'il était plus jeune. Il avait connu l'angoisse à une foire agricole alors que pendant une heure, son père le cherchait au milieu d'une foule d'inconnus. Voilà qu'il revivait le même stress en ne sachant pas où il se trouvait.

— Elle est encore loin, la maison de votre frère ? questionna Fred qui avait noté l'heure lorsque l'homme avait redémarré sa fourgonnette.

La promesse d'un détour de quinze minutes était écoulée depuis fort longtemps.

— Nous sommes presque arrivés, répondit le conducteur à la queue de cheval, tout en textant sur son cellulaire de sa main libre.

Graduellement, les champs enneigés firent place à une forêt de pins soigneusement plantés en rangées symétriques. Quelques kilomètres plus loin, la fourgonnette décéléra et tourna sur une route étroite encastrée entre de hauts bancs de neige.

Au creux du ventre de Sam et de Fred, l'angoisse augmentait à mesure que la route se refermait sur eux, semblable à un tunnel glacial et inhospitalier.

CHAPITRE 4

La résidence du frère en question jouxtait deux larges bâtiments qui ressemblaient à des entrepôts. C'était le genre d'installation que l'on s'attendait à retrouver au milieu d'un parc industriel et qui détonnait dans un paysage de carte postale. Aussitôt la fourgonnette immobilisée, Fred et Sam virent un homme au ventre proéminent sortir de la maison et s'avancer vers eux. Il avait une lente démarche et ses yeux étaient presque obstrués par une tuque trop grande pour lui. D'une main, il portait un cellulaire, et de l'autre, une clé accrochée au bout d'une longue baguette de bois. Sans prendre la peine de saluer les deux passagers, il s'adressa à son frère d'une voix d'outre-tombe :

— Salut, Pierrot. Recule ta remorque directement devant la première porte. Il était temps que t'arrives, le patron arrête pas de m'appeler.

« Tiens ! bien heureux de connaître le nom de ce maître de la communication », ironisa Sam en lui-même.

— Pas de problème. Je te le dis, Jeannot, le patron va être heureux.

« Pfff ! Pierrot et Jeannot. Ils ont eu des parents peu créatifs en matière de prénoms. Moi j'aurais plutôt donné ces noms à mes lapins », pensa Sam.

Pierrot tourna la tête vers la banquette arrière et regarda Fred droit dans les yeux. Son regard glacial accompagna une forte voix afin que, de l'extérieur, son bedonnant frère entende bien :

— Jeannot, ce jeune homme assis derrière moi va sûrement accepter de t'aider à faire de l'espace dans le garage. N'est-ce pas, Fred ?

— Nous sommes assez pressés. Pas vrai, Sam ? dit Fred en plaçant la main sur l'épaule de son ami.

— Oh que oui ! Nous voulons nous rendre à Ottawa aujourd'hui sans faute.

— Si vous nous donnez un peu d'aide, tout ira plus vite et je vous conduirai moi-même à Ottawa, rétorqua l'homme à la queue de cheval. Qu'en pensez-vous ?

— ... J'avais cru comprendre que vous laissiez simplement la remorque ici et que nous repartions ensuite ? voulut rectifier Sam.

— Donc vous êtes d'accord, mes amis ? dit l'homme sans répondre à la question.

— ... Plus on va discuter et plus on va perdre de temps, conclut Fred.

Ni Fred ni Sam ne surent quoi répondre vraiment. Ils se sentaient comme des mouches empêtrées dans une toile d'araignée. Ils auraient souhaité demander à Pierrot qu'il détache la remorque et qu'il les conduise aussitôt à Luskville, mais ils en étaient incapables, leurs pensées tournant au ralenti. Chose certaine, ils trouvaient louche que ces hommes aient besoin d'aide pour effectuer leur travail, alors qu'ils semblaient avoir tout leur temps. Et pourquoi ils parlaient constamment de leur patron ? Comme si un déclic s'était produit dans son cerveau, Sam n'avait plus qu'une idée en tête : attraper son sac à dos et courir à pleines jambes vers la route. Mais ce fut plutôt la peur au ventre qui le cloua sur son siège. De toute façon, il n'aurait jamais laissé Fred seul derrière lui.

« *Mom*, où que tu sois, protège-nous, s'il te plaît. Il se peut que ces hommes soient bons, mais mon petit doigt me dit le contraire », pria Sam.

Ne pouvant plus se défilier, Fred sortit de la fourgonnette et accepta à contrecœur de suivre l'homme bedonnant jusqu'à l'intérieur du garage. Sam, toujours assis à la droite de Pierrot, tressaillit lorsque celui-ci fit redémarrer le moteur.

— Sam, j'dois t'dire que t'as un joli nom, mon gars. Pourrais-tu sortir et m'aider à reculer droit devant la grande porte ? J'ai presque autant de facilité à reculer cette remorque que de faire le Cube Rubik, dit le conducteur en reprenant son cigare sans toutefois l'allumer.

— Oui... j'peux bien essayer.

— Place-toi à l'arrière et guide-moi avec ta main. N'oublie pas que ta main doit toujours apparaître dans mon miroir de côté.

— Oui... pas de trouble.

Après plusieurs essais ratés, Sam persévérât dans le but d'en finir au plus vite. Il marchait à reculons en se concentrant à toujours voir sa main dans le miroir fissuré de la camionnette. Il venait de replacer sa mèche de cheveux derrière son oreille pour la troisième fois lorsqu'on le projeta violemment au sol. Sam poussa un cri de douleur quand son visage heurta l'entrée glacée. En un rien de temps, ses mains

étaient retenues derrière son dos par ce qui semblait être une attache autobloquante. Affolé et paniqué, il se retourna et fit face au corpulent Jeannot, celui-là même qui venait d'entrer au garage avec Fred.

— Lâche-moi, espèce de maudit malade mental ! C'est quoi ton plan de fou ? cria Sam dont l'adrénaline le fit se débattre jusqu'à ce qu'une autre attache lie ses chevilles.

En guise de réponse, Jeannot enfonça un morceau de tissu entre ses lèvres et le porta sur son épaule jusqu'à l'intérieur du garage. Fred, qui était déjà ligoté à une chaise de bois, écarquilla les yeux en les voyant entrer. Sam vit que son ami avait lui aussi un bout d'étoffe qui pendait de sa bouche. Dans le cœur des deux captifs, un sentiment de rage accompagnait maintenant la peur.

Le gros Jeannot ne perdit pas de temps et entama son discours, pendant que Pierrot faisait le guet par la petite porte entrouverte du garage :

— Vous allez ouvrir bien grandes vos oreilles, parce que je dois m'absenter, et vous ne me reverrez plus. Cette nuit, deux anglophones vont venir vous chercher pour vous offrir un emploi de rêve à Toronto. En gros, ça consiste à

accompagner des hommes d'un certain âge, le plus souvent très riches, qui peinent à mettre la main sur des compagnons. Habituellement, ils fournissent des petites pilules qui embellissent et facilitent les rencontres. Vous êtes chanceux, vous pourrez les attendre à la chaleur, je viens tout juste de chauffer mon poêle à bois. Il se peut que mon frère vienne vous faire une petite visite de temps en temps. Soyez bien sages puisque Pierrot a la réputation d'avoir la mèche très courte avec les récalcitrants.

Après leur avoir confisqué leur cellulaire, Jeannot Lamothe leur expliqua aussi que depuis un certain temps, son frère et lui étaient sous l'emprise d'un groupe relié au crime organisé et que leurs dettes de cocaïne pouvaient se régler par l'échange de gentils garçons.

— Avec vous deux, on devrait être enfin quitte, ajouta-t-il. Nous sommes tellement débrouillards et intelligents dans notre plan d'action, que la police ne nous a jamais soupçonnés lors de nos deux premiers enlèvements. Donc, aucune chance pour vous deux, les gars ! Je ne peux vous dire qui sont les types de Toronto qui vont vous rapatrier, et je m'en fiche. Tout ce qu'ils veulent, ce sont des

garçons entre douze et dix-sept ans et de belle allure. Vous répondez parfaitement à tous leurs critères.

Quand la porte de l'entrepôt se referma sur eux, Sam sentit des larmes couler sur ses joues. Il regrettait amèrement de s'être enfui de chez lui. Par contre, l'attitude combative de Fred lui redonna un peu d'espoir. Son ami avait du feu dans les yeux et gigotait sur sa chaise, comme s'il avait été électrocuté. Mais ses efforts ne réussirent pas à desserrer ses liens. Il finit par se résigner à simplement grogner de rage à travers le tissu imbibé de salive.

« S'il ne m'avait pas pris par surprise, j'aurais facilement cassé les grandes dents jaunes de ce Jeannot », marmonna Fred malgré le tissu qui obstruait sa bouche.

Les heures qui suivirent parurent une éternité. Fred tentait de chasser la rage qui l'animait pour se concentrer sur le moyen à trouver pour se défaire de ses liens. De temps en temps, ses pensées s'orientaient vers ses jeunes sœurs et ses parents qu'il ne pouvait décevoir en disparaissant bêtement. De plus, il n'était pas question que son projet de travailler dans une grande ville prenne fin à cause de deux imbéciles

qui se poudrent le nez sans avoir les moyens de payer leur cochonnerie.

De son côté, Sam voyait bien que son ami avait une idée en tête. Il ne pouvait s'imaginer ce que c'était, mais il l'entendait grogner constamment tout en bougeant pour desserrer le câble qui le retenait à sa chaise. Visiblement, ce truc ne fonctionnait pas. Pendant un moment, Sam avait imité son ami, mais les attaches autobloquantes à ses poignets le faisaient trop souffrir pour continuer.

Soudain, une idée germa dans l'esprit de Fred. Il tourna la tête exagérément, comme s'il voulait regarder directement derrière lui. Aussitôt, le bruit d'un velcro qui s'agrippe à du tissu se fit entendre. Après plusieurs essais, la bande rugueuse qui sert normalement à retenir le capuchon de son manteau parvint à se coller au morceau d'étoffe qui pendait de sa bouche. D'un rapide coup de tête, il expulsa le tissu qui l'empêchait de parler.

Maintenant, il fallait faire vite. Fred était conscient que Pierrot pouvait surgir à tout moment, comme les avait prévenus son frère. Aussi, il craignait que les gars de Toronto ne se présentent au garage plus tôt que prévu.

— Sam, il faut sacrer notre camp d’ici le plus rapidement possible. As-tu un couteau dans ton sac à dos ?

Sam hocha la tête, tout en fixant du regard son sac posé entre les deux chaises. Il reconnaissait bien son ami, peu frappé par les détails. Ils avaient utilisé ce couteau pour trancher le saucisson, pas plus tard que le soir précédent.

— Bon ! Écoute-moi bien. J’vais me balancer sur ma chaise d’avant en arrière et me laisser tomber près de ton sac. Ensuite, tu me guideras vers la pochette qui contient ton couteau.

— Huummm ! grogna Sam.

Le scénario élaboré par Fred fonctionna à merveille, mais il atterrit sur le côté, un peu trop loin du sac de Sam. De plus, son épaule droite encaissa le choc lorsqu’elle heurta le plancher de béton. Il laissa échapper un cri, puis s’en voulut immédiatement d’avoir crié et possiblement d’avoir alerté l’homme à la queue de cheval. Celui-ci pouvait se trouver à deux pas du garage tout comme bénéficié de la chaleur de son pick-up ou de la maison de son frère. Faisant fi de la douleur à l’épaule et de la sueur qui lui brûlait

les yeux, Fred, couché sur le côté, pédalait un peu dans le vide, du seul pied qui touchait le sol. De temps en temps, sa botte s'accrochait dans les fissures du béton, ce qui le faisait gagner quelques centimètres à la fois. Pour amoindrir le frottement de son épaule, il pressait sa tête sur le plancher, ce qui aidait à soulever un peu le haut de son corps. Après de multiples efforts, ses mains se trouvaient finalement à proximité du sac.

— Je vois que ton sac a quatre pochettes. Je vais pointer chacune avec mon index et tu me feras un signe de la tête quand mon doigt sera vis-à-vis de celle qui contient ton couteau.

— Hummm ! marmonna Sam, dont les yeux affolés oscillaient entre la porte du garage et les doigts de Fred.

À la troisième pochette qu'il se vit désigner, Sam approuva de la tête en grognant fortement. Le couteau se trouvait là, mais encore fallait-il le sortir au plus vite.

— T'es certain, Sam ? Je n'ai pas le luxe ni le temps de me tromper de pochette.

— Hummm hummm ! fit-il en clignant des yeux à maintes reprises.

Fred courbait son poignet dans un angle impossible afin que son pouce et son index atteignent la petite palette métallique de la fermeture éclair. Chaque fois qu'il voulait poser les yeux sur le sac, il devait se tordre le cou, car celui-ci se trouvait presque dans son dos. Heureusement, l'ongle de son index finit par s'accrocher dans le petit trou rectangulaire de la palette et, d'un coup, une fente d'une dizaine de centimètres apparut. Fred se contorsionna au maximum que sa colonne vertébrale pouvait le lui permettre et mita uniquement sur sa concentration. Du bout des doigts, il fit tomber le couteau par terre et vit qu'il était muni d'un cran d'arrêt. Il devait trouver une façon de pousser sur le petit levier situé sur le dessus de l'objet. Habilement, il réussit à bloquer le couteau entre son index et le dossier de la chaise, ce qui déclencha le mécanisme qui fit éjecter la lame.

Après coup, il arriva à déplacer le couteau vers une fissure du plancher un peu plus large que les autres où il fit glisser le manche, la lame tournée vers le haut. Puis, il appuya fortement avec son pouce sur le couteau qui resta coincé assez solidement. Ensuite, ses liens au corps

s'étant un peu relâchés à force de se tortiller, il en vint à se tourner presque sur le dos, ses mains se trouvant vis-à-vis de la lame tranchante. Doucement, il déplaça ses poignets d'avant en arrière, faisant bien attention d'éviter de se couper les veines, et l'attache de plastique finit par se rompre.

— Ça y est, Sam. J'ai réussi à me défaire de l'attache à mes poignets. Patience, mon ami ! Je serai à toi dans deux minutes.

De ses mains qui pouvaient maintenant bouger, il coupa les câbles enroulés autour de lui. Enfin libéré, il détacha les poignets de Sam. Après que les câbles l'entourant furent enlevés, Sam retira l'étoffe de sa bouche pendant que son ami coupait l'attache autobloquante lui retenant les pieds. Pendant l'opération rapide, Fred ne cessait de jurer contre les deux crapules qui les avaient kidnappés. S'il revoyait ce salaud de Pierrot, il lui ferait avaler son bout de cigare.

— Merci, Fred. T'es un sacré contorsionniste, mon ami. Maintenant, il faut penser à atteindre la grande route avant qu'un de nos geôliers nous rattrape.

— Dommage qu'il soit impossible de couper à travers la forêt, dit Fred. Si on était en

été, ce serait beaucoup plus simple et ça aurait été moins long que de retourner par les routes de campagne.

— T'as raison, Fred, mais nous sommes en hiver.

Sam avait ouvert la porte du garage et se désolait de n'y voir qu'une immense forêt d'arbres matures devant lui.

— Bon, grouillons-nous, dit Fred. Dieu seul sait quand notre kidnappeur va revenir voir si tout est correct. Quand l'enfoiré verra les chaises renversées, il va comprendre qu'on s'est enfuis. Il va nous pourchasser comme un cowboy voulant récupérer des vaches qui ont brisé une clôture.

Chacun muni d'une barre de métal en guise d'arme de fortune, les fugitifs sortirent avec prudence pour voir si les ravisseurs étaient encore dans les parages. Ils n'entendirent aucun bruit à l'extérieur et ne virent aucun véhicule dans l'entrée. Ils retournèrent donc à l'intérieur pour récupérer leur sac à dos.

— Hé ! Fred ! Vois-tu ce que j'vois derrière le tas de ferraille ? Avec ça, on va pouvoir couper à travers la forêt comme tu le souhaitais.

— Wow ! Deux belles paires de raquettes huronnes. Cette fois-ci, on peut dire que la chance est de notre côté. Vite, quittons cette prison de ferrailles au plus sacrant !

Ils se dépêchèrent à enfiler les raquettes tout en lorgnant du côté de la porte au cas où un des frères apparaîtrait. L'adrénaline aidant, ils se préparèrent en un temps record.

Cependant, Sam croisait les doigts dans ses mitaines en espérant que Pierrot ne possède pas de motoneige. Si tel était le cas, il les rattraperait sans peine en suivant leurs traces. Lorsqu'il en fit part à son ami, Fred retourna vite fait à l'intérieur pour s'emparer d'une arbalète accrochée au-dessus de l'établi, entre deux peaux de coyote. Il s'en voulut de ne pas l'avoir prise plus tôt, car le temps pressait. À voir l'emplacement de l'arbalète, c'est comme si les Lamothe l'avaient exposée là, tel un trophée à la vue de tous. Ayant souvent chassé avec son père, il connaissait bien ce genre d'arme et savait s'en servir, bien que celle-ci était un peu différente.

— Qu'est-ce que tu fais, Sam ? Maintenant que je sais parfaitement comment fonctionne cette marque bizarre d'arbalète, sortons en vitesse !

— Je suis rentré avec toi pour me venger de ces salauds. Si ça fonctionne, leur beau grand garage ne servira plus de prison à personne.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

— J'ai tenté d'allumer un feu.

— Si t'es aussi habile que moi pour allumer un feu, ce garage restera debout encore cent ans. Allons maintenant ! Nous avons assez perdu de temps.

Sam suivait Fred à trois mètres ou moins derrière lui. S'ils étaient chanceux, ils ne verraient pas Toronto cette nuit, pas plus que les pédophiles attendant leurs petits princes.

Fred ne pouvait décollérer. Il s'était battu à poings nus à maintes reprises lors de ses matchs de hockey et s'en voulait de s'être fait surprendre sournoisement par ce Jeannot. Soudain, à la vue d'un indice, il oublia la crapule qui l'avait piégé.

— Sam, vois-tu la petite tache rouge à travers les branches ?

— J pense que oui. Y commence vraiment à faire noir.

— C'est le silo que tu m'as demandé de regarder sur la première grande route. Si je me souviens bien de l'itinéraire que la fourgonnette

a suivi, en contournant cette ferme, nous aboutirons à la 148. Filons bien droit vers le sud, car dans quinze minutes le point rouge sera remplacé par la noirceur.

— OK, Fred. On fait un petit sprint pour finir la journée !

L'espoir qu'ils marchaient dans la bonne direction leur apporta la dose d'adrénaline nécessaire pour continuer à avancer. Malgré les branches qui leur fouettaient le visage et l'inconfort des vêtements mouillés, ils traversèrent la forêt sans prendre de pause. Passé le silo rouge, dont les bâtiments de ferme avaient totalement brûlé, ils ne savaient pas quand, le peu de lumière que procuraient leurs lampes de poche ralentissait considérablement leur progression. Parfois, Sam croyait entendre le bruit d'une motoneige suivant les traces de raquettes. En tendant l'oreille, il réalisait que c'était le fruit d'une imagination qu'il aurait souhaité mettre sur pause. Pratiquement à bout de souffle et les jambes en guenille, ils débouchèrent à proximité d'un cimetière aux allées bien entretenues. Discrètement, ils rangèrent leurs raquettes et l'arbalète derrière

une pierre tombale et rejoignirent sans tarder la route principale de Luskville.

— Asteure, mon Tellier, faut absolument trouver un endroit où passer le reste de la nuit. Le fumeur de cigares pourrait patrouiller sur la route de long en large et nous forcer à revenir sous la menace d'une arme. Il ne voudra pas qu'on raconte notre histoire à la police.

— Faut dire qu'on est mal placés pour parler aux policiers, dit Sam. Reste que j'aimerais encore mieux me faire attraper par la Sûreté du Québec que par des pédophiles.

Sur ce, il resserra les sangles de son sac à dos et continua de marcher sans vraiment savoir où aller.

CHAPITRE 5

Louis Papineau avait éteint les lumières et barré les portes de son atelier mécanique depuis plusieurs heures. Néanmoins, les néons brillaient en permanence au-dessus de son poste d'essence fermé pour la nuit.

Alors que le vieux célibataire dormait dans l'appartement qu'il avait construit à même son garage, des coups répétés retentirent à sa porte. Réveillé en sursaut, il se dit qu'un autre automobiliste venait de manquer d'essence. Habituellement, les gens cessaient de frapper dans la minute et il se rendormait.

Cette fois-ci, il fut intrigué d'entendre des voix paniquées, ce qui l'incita à se lever et à regarder à la fenêtre. Deux jeunes chargés de lourds sacs à dos semblaient apeurés et regardaient sans cesse derrière eux. Défiant ses propres règles de sécurité, il ouvrit la porte et demanda d'une voix rauque :

— Par tous les saints du ciel, voulez-vous bien me dire ce qui se passe ?

Se gardant de dire la vérité, Fred inventa une histoire de toutes pièces.

— Nous avons fait du pouce et un gars nous a embarqués. Il avait l'air louche et pas rassurant pantoute. Rendus près d'ici, nous avons aperçu un révolver entre les deux sièges. Nous avons insisté pour débarquer, mais le gars a refusé. Au dernier stop, on est sortis en vitesse pendant que son char roulait encore un peu. Ensuite, on a couru jusqu'ici. En réalité, on voulait juste savoir si vous connaissiez un endroit où on pourrait dormir avant de continuer notre route.

— Cibole ! Quelle histoire ! J'ai l'impression d'assister à un mauvais film. Voulez-vous que j'appelle la police ? Avez-vous mémorisé son numéro de plaque ?

— Non, pas de numéro de plaque, répondit Fred. Comme je vous le disais, nous voudrions seulement savoir si vous connaissez un endroit où nous pourrions passer la nuit en sécurité. En toute vérité, il souhaitait que le garagiste leur offre l'hospitalité.

— Pas vraiment, mais je pourrais vous conduire au poste de police où vous pourriez faire votre déposition. Ensuite, sans aucun doute, ils vous aideront à trouver un endroit pour la nuit.

— D'accord ! dit Sam, qui avait une autre idée en tête.

Monsieur Papineau aurait pu leur offrir de coucher sur des lits de camp dans la cuisinette de son garage, mais quelque part dans sa tête, il craignait la présence de deux gars ayant raconté une histoire un peu louche. Il enfila un pantalon et une chemise avant de revêtir son manteau d'hiver, puis rapidement il sortit, barra sa porte et se dirigea vers son auto. Sam et Fred l'attendaient, dissimulés au coin de la bâtisse au cas où un des Lamothe les apercevrait. Le garagiste démarra lentement et roula quelques kilomètres avant de laisser descendre les deux gars près du poste de police. Il fit ensuite demi-tour et retourna à son garage.

Fred et Sam n'avaient aucune intention de raconter leur histoire aux policiers. Coup de chance, ils virent une voiture taxi stationnée sous un lampadaire, à deux pas du poste de police. Ils se dirigèrent vers le chauffeur occupé à fumer une cigarette, la vitre grande ouverte.

— Bonsoir, monsieur ! Est-ce que vous connaissez un motel où nous pourrions passer la nuit ?

— Vous voulez rire ! Un motel à Luskville ! Ici, il n’y a aucun motel, à part le Gîte O’bordeleau du chemin Parker. En passant, mon nom est Maurice et je suis le seul taxi des environs. Le type se faisait un plaisir à jouer sa petite réclame publicitaire.

— Pouvez-vous les appeler pour savoir s’ils ont une chambre de libre ce soir ?

— Vous n’avez pas de cellulaire ? Je vois que poser la question c’est y répondre. Bon, d’accord ! Je connais le propriétaire et j’ai son numéro.

Heureusement, le gîte en question avait une chambre libre. Vingt minutes plus tard, Fred et Sam payèrent la course de taxi et se retrouvèrent à l’accueil d’un long bâtiment où un jeune homme les reçut. Accrochées au mur à l’arrière du comptoir, deux têtes de chevreuil jetaient un œil laiteux sur les nouveaux clients.

— C’est pour vous deux, la chambre que Maurice a réservée tantôt ?

— Oui, en effet, dit Fred. Avant d’oublier, j’aimerais te demander si demain un des camions stationnés à l’avant se dirigerait vers Gatineau. Si oui, pourrais-tu demander au

chauffeur s'il pourrait nous embarquer ? Ce serait très gentil de ta part.

— Parfait, je m'occupe de ça à la première heure demain. Maintenant, suivez-moi.

Au Gîte O'bordeleau, allongé sur son lit douillet, Sam se demandait si son escapade en valait le coup. Il songea qu'il avait été un peu fou d'abandonner la quiétude de sa maison pour s'offrir une expérience qui aurait pu tourner à l'horreur si les types de Toronto avaient mis le grappin sur lui. Il se refusa d'en parler avec Fred, de peur de laisser paraître toute faiblesse devant son meilleur ami.

Le sommeil de Sam fut entrecoupé par de nombreux cauchemars qui le réveillèrent à plusieurs occasions. Le rêve le plus hallucinant fut celui où il vit sa mère. Malheureusement, son subconscient ne put enregistrer les traits de son visage. Il la voyait marcher pieds nus dans un long corridor qui comptait une série de portes au vernis brillant. Tout au bout du couloir, une chaise en bois l'attendait près d'un muret surmonté d'un haut grillage. Rendue là, elle étirait le bras, touchait le treillis métallique, puis s'en retournait avec les larmes aux yeux. Est-ce

que Verlaine Jacob pourrissait en prison, dans un hôpital psychiatrique, dans une secte aux confins du monde ?

Au matin, Fred et Sam s'étaient levés tôt et fermaient leur sac à dos lorsque le téléphone sur la table de chevet se mit à sonner. Fred répondit rapidement.

— Allô !

— Bon matin ! Hier, vous m'avez demandé si un de mes clients repartait vers Gatineau. J'ai justement Richard qui s'est offert pour vous conduire. Si vous voulez, il sera prêt dans trente minutes.

— *Cool !* Merci beaucoup. Dis-lui que nous serons bientôt à la réception pour le rencontrer avec plaisir.

— Vous verrez, il porte un manteau gris avec le logo d'Hydro-Québec.

Les deux amis avalèrent un muffin et burent un café à la salle à manger avant de se rendre à l'accueil. Occupé à répondre au téléphone, le jeune homme pointa le doigt vers la fenêtre où un camion d'Hydro les attendait. Il faisait froid et l'homme grattait vigoureusement le pare-brise pendant que l'habitacle se réchauffait.

— Crois-tu que ce type peut être fiable ?
demanda Sam en s'avançant vers le camion.

— Ma mère te dirait qu'un chat échaudé craint l'eau froide. Fait rassurant, son véhicule est lettré et porte le numéro 30-801. Il serait étonnant qu'il ose commettre un méfait avec son camion de travail ! Au prix où sont les taxis, mieux vaut lui faire confiance.

Deux heures plus tard, Sam et Fred se retrouvaient sur le boulevard des Allumettières du secteur Hull. En cours de route, jamais il n'avait été question de poste de police et encore moins de leur enlèvement de la veille. Richard n'était pas le genre de gars à poser des questions, mais plutôt à raconter sa vie de responsable d'une partie de la flotte de véhicules d'Hydro-Québec. Il avait trente-neuf ans, était marié, avait une fillette de trois ans, un bichon frisé qui pesait cinq kilogrammes, un bungalow à Chapeau et faisait du ski ou de la planche à neige chaque fois qu'il en avait l'occasion. À l'inverse des Lamothe, ce Richard leur démontrait une certaine amitié et leur procurait un réconfortant sentiment de sécurité.

Au premier carrefour giratoire qu'ils croisèrent à pied, ils virent une jeune fille qui attendait l'autobus, le nez collé à son cellulaire. Fred marcha jusqu'à elle et lui demanda si elle connaissait un endroit où se procurer un téléphone cellulaire.

— Aux Galeries de Hull, répondit-elle. Tu trouveras deux kiosques qui vendent des téléphones. Moi, c'est Jessy. Et toi ?

— Fred. Fred Lacelle.

Avec une gentillesse qui frôlait la séduction, la jeune fille expliqua à Fred comment se rendre au centre d'achats situé à quelques kilomètres plus loin.

— Merci pour l'info, Jessy. Fais attention, tu risques d'attraper un gros rhume avec ton manteau ouvert de la sorte.

La jeune fille laissait paraître un décolleté plongeant et un nombril rougi par le froid.

— Merci de t'en inquiéter ! dit-elle en joignant brusquement les deux pans de son long manteau de couleur kaki. Depuis deux mois, Jessy n'avait plus d'adresse fixe et aurait bien aimé se faire un copain avec qui passer ses nuits au chaud.

Puis, elle tourna les talons et ne pipa plus un mot.

Suivant les indications de Jessy, Sam et Fred se rendirent au centre commercial et en ressortirent avec un cellulaire chacun. L'argent qu'ils avaient en poche au départ disparaissait trop rapidement à leur goût. Leur deuxième préoccupation consistait à trouver un lieu où passer leur prochaine nuit. Du stationnement du centre d'achats, ils longèrent le boulevard Saint-Joseph jusqu'à la bretelle de l'autoroute Guy Lafleur. Près du vétuste aréna Guertin, qui était voué à la démolition, ils virent que des itinérants occupaient des tentes chauffées et de vieilles roulottes installées dans le stationnement. Ils se dirent qu'aucune place ne serait disponible, surtout en hiver.

Plus loin, au troisième carrefour giratoire des Allumettières, ils rencontrèrent une dame âgée qui poussait désespérément un panier d'épicerie. Elle baissait la tête et peinait à faire rouler les petites roues de son chariot dans la gadoue. Elle promenait trois gros sacs verts qui contenaient probablement tout son avoir. Quand elle aperçut les deux jeunes hommes, elle redoubla d'efforts pour fuir. Fred se plaça devant

son panier pour la forcer à s'arrêter tout en prenant soin de ne pas l'effrayer.

— Bonjour, madame. Est-ce que vous connaissez un endroit sécuritaire où nous pourrions passer la nuit sans que ça nous coûte les yeux de la tête ?

— Au Gîte Ami. C'est gratuit et c'est à dix minutes d'ici. C'est un centre d'hébergement temporaire pour les personnes comme moi. Mon con de mari passait son temps à boire et à m'écœurer. Durant les mois trop froids, je couche là assez souvent.

— Merci pour le bon tuyau, madame. Vous nous enlevez une grosse épine du pied, dit Fred.

— Hum, hum !

La dame semblait pressée et expliqua rapidement où se situait le Gîte Ami. Puis, elle poussa son panier contre les jambes de Fred. Pour elle, la discussion avait assez duré.

La vieille dame avait dit vrai. Le bâtiment moderne du Gîte Ami se trouvait bien à l'endroit indiqué. Le centre d'hébergement avait ouvert ses portes en 1983 afin de venir en aide aux personnes confrontées à des difficultés liées à l'exclusion sociale. Le responsable des lieux

accueillit Fred et Sam avec gentillesse, se limitant à un minimum de questions. Il leur offrit une chambre avec deux lits et leur donna l'adresse de la Soupe populaire de Hull. C'est un endroit où des bénévoles préparent des repas chauds qu'ils distribuent gratuitement aux gens fragilisés du secteur.

Après avoir visité les installations du gîte, ils passèrent à la Soupe populaire pour avaler rapidement un sandwich et un bon potage chaud. Par la suite, Fred entraîna Sam dans un tour de ville en attendant la tombée de la nuit. Ils déambulèrent d'un bout à l'autre du boulevard Saint-Joseph, s'arrêtèrent pour un temps au McDo, puis revinrent en longeant le ruisseau de la Brasserie aménagé en patinoire publique. Voyant les nombreux patineurs strier la glace sous les lumières de la ville, ils se promirent d'y revenir bientôt avec leurs patins.

De retour au gîte, Fred cherchait partout les gants qu'il avait égarés, alors que Sam se tenait dans un coin de l'entrée, figé comme une statue. Il examinait les gens qui l'entouraient et qui semblaient tous vivre dans leur bulle, bien que certains démontraient de la méfiance à son égard. Un homme âgé, le corps gelé par le froid

ou la drogue, arpentait l'aire de réception comme un lion en cage. Un peu plus loin, une jeune fille discutait de vive voix avec une photo qu'elle tenait d'une main tremblante. Pour Sam, cet environnement bizarre n'avait rien de rassurant, lui qui avait toujours connu la sécurité de sa demeure.

N'ayant pu récupérer ses gants, Fred rejoignit Sam. Percevant l'angoisse dans les yeux de son ami, Fred suggéra d'agir à l'exemple de certains films : les gars en prison ne parlent à personne, font leur petite affaire, puis arrivent à dormir chaque nuit. Des milliers de prisonniers le font pendant vingt-cinq ans. Avec cette attitude, ils survivraient sûrement ici quelques nuits.

— Mouais ! De toute façon, on n'a pas le choix, consentit Sam.

Quand ils furent installés dans leur chambre, Fred sortit l'argent de son sac à dos et le glissa dans ses bas, qu'il comptait garder à ses pieds toute la nuit. Un copain de travail lui avait déjà parlé de ce truc sécuritaire. Ne sachant trop que faire, Sam décida de l'imiter. Avant de tenter de dormir dans ce lieu étrange, Sam réfléchissait à haute voix.

— Penses-tu que nous aurions mieux fait de planifier les jours ou même les semaines à venir, avant de partir de Fort-Coulonge ?

— Ben non, Sam. Moi, pour un bout j'ai envie de vivre au jour le jour. Des vacances, quoi !

— J'comprends, mais va falloir penser à gagner un peu d'argent sans être obligés de quêter. Pas question pour moi de brasser un verre de styromousse devant une vitre de char qui attend au feu rouge d'une intersection.

— Prends ton gaz égal, mon chum. Demain on pourrait vérifier dans les journaux si des jobs nous intéressent.

— Penses-tu qu'on va nous engager sans que nous ayons une vraie adresse ? Et s'ils demandent des références, ce sera sûrement à nos parents qu'ils voudront parler en premier lieu.

— *Calmos*, veux-tu ? On va trouver une solution. On inventera une histoire, s'il le faut. Dans ce domaine, on n'est pas si mauvais.

— Bonne nuit, prisonnier Tellier.

— Bonne nuit, prisonnier Lacelle.

Au milieu de la nuit, un bruit d'impact réveilla Sam. À moitié endormi, il vérifia s'il

avait toujours ses bas remplis d'argent. Se relevant en position assise, il entrevit une silhouette qui retournait dans le corridor. De sa porte de chambre laissée entrouverte par l'intrus, une faible lueur émanant du passage lui permit de voir une personne mesurant au moins un mètre quatre-vingt. Lorsqu'il alluma la lampe de chevet, il constata qu'une chaise avait été renversée et que les sacs à dos reposaient toujours entre les deux lits. Fred n'avait assurément rien entendu puisqu'il dormait à poings fermés.

Sam releva la chaise et coinça son dossier contre la poignée afin de bloquer la porte. Ensuite, il prit un temps fou avant de se rendormir. Il se demandait bien ce qu'avait voulu cet étrange personnage, à une heure pareille.

« La personne s'est peut-être simplement trompée de chambre », pensa-t-il, vraiment pas rassuré.

Le lendemain matin, Fred écouta l'histoire de Sam avec intérêt. Après vérification, il ne semblait rien manquer dans leurs sacs à dos, tandis que leurs manteaux et bottes reposaient toujours dans le placard.

Ce matin-là, par les grandes fenêtres à l'entrée du gîte, Fred et Sam virent une importante tempête de neige s'abattre sur la ville. Dans une boîte d'objets à donner trônant dans le hall d'entrée, ils se choisirent chacun un foulard de laine avant de s'emmitoufler dans leur manteau et entreprendre une promenade de trente minutes sous des flocons de la grosseur d'un dix cents. Ils avaient l'intention de retourner au centre d'achats pour tenter de régler certains points importants.

Rendu aux Galeries, Sam secoua son manteau enneigé et alla s'installer à une table de l'aire de restauration, près du Tim Hortons. Il avait la ferme intention de commencer les recherches concernant sa mère. Son plan consisterait à téléphoner au plus grand nombre de Jacob possible. Pendant ce temps, Fred se magasinerait une paire de gants pour ensuite faire toutes les boutiques dont la vitrine affichait une offre d'emploi immédiate. Dans la région de Gatineau, quarante-cinq Jacob apparurent sur la page Web du 411. Sam composa chacun des numéros et put ainsi parler à trente-quatre d'entre eux. Pour les autres, il leur laissa un numéro de rappel. Aucune Verlaine Jacob ne

faisait partie des personnes contactées. Sa recherche montra aussi que la ville de Québec comptait beaucoup de familles Jacob. Il en choisit une au hasard et composa son numéro.

— Oui bonjour, Yvon Jacob à l'appareil.

— Bonjour, mon nom est Sam Tellier et je suis à la recherche de ma mère, Verlaine Jacob. Y aurait-il une femme dans votre famille âgée de la fin trentaine qui porte ce nom ?

— Hum ! Non. J'ai fait des recherches sur mon arbre généalogique il y a dix ans et, de mémoire, je n'ai jamais vu de Verlaine dans ma descendance.

— Ah bon ! Je sais qu'elle vient de Belgique et qu'elle a séjourné dans la région d'Ottawa ou de Gatineau.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que le premier Jacob retracé au Canada est Abraham, né en 1799. Bien que les autorités religieuses du temps tiennent aux grandes familles, la plupart des Jacob avaient peu d'enfants. Beaucoup de mères mouraient en donnant naissance à leur bébé ou le perdaient à la suite d'un accouchement difficile.

En entendant ces paroles, Sam ressentit un terrible choc. Pour la première fois, la version

d'Hector prenait un semblant de vérité. Il était donc possible que Verlaine soit décédée en lui donnant naissance, tout comme cet Yvon venait de l'expliquer au bout du fil.

— ... Monsieur Tellier ? m'entendez-vous toujours ?

— Oui bien sûr. Pardon, monsieur Jacob. Merci pour vos précieux renseignements et bonne journée.

Ébranlé, Sam coupa la conversation et resta attablé un long moment à réfléchir. Il considéra le choix de renoncer à ses recherches ou celui de faire confiance à la vie.

« *Mom*, envoie-moi un signe pour m'encourager, sinon je risque d'abandonner », pria Sam, qui avait remis son téléphone dans sa poche et fixait le plafond.

Fred prit un exemplaire du bulletin de Gatineau, un journal mensuel offert gratuitement dans un présentoir métallique à la sortie du Marché Wakim. Il resta planté debout près des paniers d'épicerie à lire la page frontispice. Dès qu'il eut terminé, il marcha d'un pas rapide et laissa tomber le journal sur la table qu'occupait Sam. Fred paraissait troublé, ce qui contrastait avec son caractère stoïque habituel.

— Ça ne va pas, Fred ? T'as le visage d'un gars qui vient de voir le nom de sa mère dans les avis de décès.

— Innocent ! Regarde la photo sur la première page. Le garage de nos kidnappeurs a été rasé par un incendie. Dans le texte, on dit qu'un article de fumeur serait à l'origine du brasier.

Sam se pencha au-dessus de la table afin que seul Fred entende son commentaire. Plusieurs tables autour d'eux étaient occupées par des personnes âgées en quête de nouveaux commérages.

— Non, Fred. C'est pas un accident. J'avais promis qu'ils paieraient pour leur crime.

— Ça voudrait dire que ta tentative d'allumer un feu avant de partir du garage a fonctionné ! Te prends-tu pour un redresseur de torts ?

— Disons qu'avant d'abandonner notre prison, pendant que tu étudiais le fonctionnement de l'arbalète, j'ai ouvert la porte du poêle à bois. Volontairement, j'ai fait tomber un énorme tison parmi les débris d'écorces qui traînaient par terre. Ensuite, j'ai recouvert le

tison d'un sac rempli de guenilles tachées d'huile.

— Bon sang ! Je n'aurais jamais cru ça de toi. Mais moi, les gaffes, je les commets avec des autos, dit Fred, s'apercevant qu'il avait un peu trop parlé et enchaîna rapidement avec son commentaire sur le feu. Donc, ça explique pourquoi les Lamothe n'auraient pas voulu d'enquête sur la cause, ce qui les aurait forcés à parler de nous. Ils ont étouffé l'affaire en inventant l'histoire d'un article de fumeur.

— C'est c'que je comprends aussi. En passant, c'est quoi ton histoire d'auto ?

— Laisse tomber. Je t'en parlerai un jour, mais pas maintenant.

— Comme tu veux !

Les deux amis se promirent l'un à l'autre de garder le secret sur l'épisode de leur enlèvement et se jurèrent de ne plus jamais refaire d'autostop. Cependant, ils croisèrent les doigts afin qu'aucun enquêteur ne puisse trouver la vraie source d'incendie, advenant que l'assureur recommande une enquête.

Fred fit un bref résumé des emplois disponibles au centre d'achats. À part le Tim Hortons et le A&W, il ne vit rien de bien

intéressant. Tout de même, il irait avec Sam pour remplir un formulaire d'emploi à ces deux endroits. L'argent devenait un facteur important dans leur plan de fuite.

Avant de quitter le centre commercial, Sam décida de mettre un peu d'ordre dans son sac à dos. Son œil de perfectionniste se porta aussitôt sur une pochette mal fermée. En y plongeant la main, il trouva un objet pour le moins inusité : une médaille. Il se demanda qui avait bien pu lui refiler cet objet et pourquoi avoir choisi son sac. Il fit tourner la médaille entre ses doigts sans pouvoir trouver de réponse.

Sam repassa dans sa tête toutes ses allées et venues, confirmant que jamais son sac n'était resté sans surveillance.

« À moins que ce soit la nuit dernière, quand une personne est entrée dans ma chambre », pensa-t-il.

Pour une raison encore inexplicquée, il en conclut que cette médaille avait été déposée dans son sac par un donateur inconnu, au Gîte Ami.

« *Mom*, que ce soit le hasard ou le surnaturel, j'espère que cette médaille est le signe que tu me guides vers la vérité », pria-t-il de nouveau.

CHAPITRE 6

Sam s'assit sur un banc dans le hall d'entrée du gîte et examina sa médaille. Elle était très vieille et pendait au bout d'un long cordon de cuir usé. D'un côté du pendentif, il pouvait distinguer la gravure d'un ange, mais de l'autre, il était impossible d'y lire l'inscription poinçonnée. Seule la première lettre était encore visible. Il s'agissait d'un S majuscule. Fred vint s'asseoir auprès de Sam et tenta de trouver une explication logique au don de la fameuse médaille.

— La personne qui est entrée dans notre chambre devait souffrir de problèmes liés à la santé mentale. Ces gens ont parfois des comportements inexplicables.

— Oui, peut-être. Mais si c'était un signe de ma mère ?

— Crois-tu vraiment à ces choses-là, Sam ? Excuse ma lucidité, mais ta mère peut aussi bien être au cimetière qu'en Belgique.

— Il se peut que t'aies raison, Fred. Mais il reste que ça ne coûte rien d'espérer, mon vieux.

— Si cette vieille médaille peut t'aider à garder espoir, j'suis content pour toi.

Le soir venu, Sam scrutait une à une les personnes qui entraient au Gîte Ami. Aucune d'entre elles n'avait la taille de celle qui avait pénétré dans sa chambre. Cependant, Geneviève, la responsable de l'établissement, lui confia que quelque temps auparavant, elle avait accueilli une dame de haute stature qui portait un chapelet autour du cou en guise de collier. Elle affirmait l'avoir vu distribuer des images religieuses, que la plupart des usagers jetaient à la poubelle.

— Est-ce que vous connaissez le nom de cette dame ? demanda Sam.

— Non, je ne lui ai jamais parlé. C'est peut-être la même femme qui est revenue dernièrement et qui distribue des médailles cette fois-ci. J'étais absente de mon poste depuis les huit derniers jours, en raison d'un mauvais rhume. Quant au gars qui me remplaçait, il n'a vraiment pas le souci du détail. Ça ne sert donc à rien de lui poser la question, en conclut la responsable.

— D'accord. Merci pour l'information, madame Geneviève.

Le soir même, Sam décida de porter le mystérieux pendentif autour de son cou. Il le plaça sous son chandail afin d'éviter les questions inutiles des curieux. À chaque retour d'appel infructueux qu'il essayait de la part d'un des Jacob, il ne se laissait pas abattre, même si ses recherches n'avançaient pas comme il l'aurait souhaité. Beaucoup d'autres messages se trouvaient encore dans les boîtes vocales des Jacob. Il se devait d'espérer.

« Si cette médaille peut m'apporter la chance, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais », se dit-il.

La nuit suivante, Fred et Sam dormirent comme des bûches, une chaise bloquant toujours la porte de chambre. Fred avait tellement bien dormi qu'il se leva très tôt. Installé au petit bureau qui faisait dos aux lits, il feuilletait le petit journal rapporté des Galeries de Hull. Dans les deux dernières pages du mensuel, certains propriétaires d'immeubles affichaient des logements à louer tandis que des petits entrepreneurs annonçaient des emplois disponibles.

Quant à Sam, il souhaitait prolonger sa nuit de sommeil en restant couché. Il ne dormait

que d'un œil, rêvassant à Audrée Gervais, cette jolie serveuse du restaurant de Shawville.

« En ce moment, elle doit enfiler son tablier et se préparer à servir aux tables. J'aimerais habiter pas loin du resto pour déjeuner là tous les matins », pensa Sam, à moitié endormi.

Tout à coup, Fred lança le journal dans le bac de recyclage et brandit bien haut son cellulaire avant de brasser l'épaule de Sam.

— Lève-toi, mon ami. J'ai une bonne nouvelle. Je viens de nous trouver un boulot. Nous pouvons commencer n'importe quand. Ramasse tes affaires, nous déménageons.

Sam se redressa et se frotta les yeux. Il n'était pas certain d'avoir bien entendu. Fred lui répéta qu'il venait de faire un téléphone et qu'il avait trouvé un emploi.

— C'est où ? À qui t'as parlé ? Le travail, c'est quoi au juste ? s'enthousiasma Sam.

— *Calmos !* J vais tout t'expliquer. C'est à Manotick, en banlieue d'Ottawa. Le type à qui j'ai parlé s'appelle Rob et son épouse Éva. Ils possèdent une petite ferme et une entreprise de fabrication d'armoires. Ils étaient à la recherche d'employés à former et ils ont accepté de nous

prendre à l'essai. En plus de notre salaire, ils nous offrent les repas et l'hébergement.

— Ouf ! Pas trop vite, veux-tu ? Tu m'étourdis, Fred. Et les travaux à faire, ce sera quoi au juste ?

— Homme à tout faire. Selon Rob, rien de bien compliqué. Y'a parlé de nourrir les animaux, souffler la neige avec le tracteur et l'aider dans son atelier où il fabrique des armoires.

— Ce sera tout un défi pour moi, je n'ai jamais coupé un deux par quatre de ma vie. Mais si ce Rob est prêt à me former pour ce travail, je suis partant. Toi, Fred, t'as déjà une longueur d'avance sur moi avec tous les travaux que ton père t'a refileés.

— T'as raison pour la petite longueur d'avance en construction, mais je n'ai jamais conduit un tracteur pas plus que nourri un cheval. Il faudra quand même être sur nos gardes au début, dit Sam. J'ai toujours en tête l'image des deux frères. Avant d'embarquer dans une nouvelle aventure, il faut que je donne signe de vie à mon père. Même s'il m'a fait suer dernièrement, je refuse de lui causer des tracas

plus longtemps. J'vais lui laisser un message sur son répondeur.

— Penses-tu que je devrais en faire autant ? demanda Fred.

— J'pense que oui.

Pour s'assurer que la police ne puisse retracer son appel, Sam se rendit au centre d'achats afin d'utiliser un téléphone public. Si Hector répondait, il raccrocherait. Après quatre sonneries et l'écoute du message vocal préenregistré, Sam se força à parler d'une voix rassurante :

— « Salut P'a. T'as dû être furax d'apprendre que ma sortie avec des amis de l'école était une supercherie. J'tiens à te rassurer. J'vais bien, je ne manque de rien, et je reviendrai à la maison quand j'aurai guéri mon mal de vivre. Si tu mets la police à mes trousses, ce sera encore plus long avant que je te reparle. J'vais te donner de mes nouvelles de temps en temps. Bye ! »

De son côté, Fred parla à sa mère, lui assurant qu'il se trouvait toujours à l'emploi d'un centre de ski de Saint-Sauveur. Pour ajouter à sa tromperie, il s'est dit hébergé chez un

entraîneur de planche à neige, en échange de services rendus sur les pentes.

Fred et Sam partirent du gîte en remerciant chaleureusement Geneviève, la responsable des lieux. Sam lui laissa son numéro de téléphone, au cas où la dame aux images religieuses reviendrait faire son tour. Il voulait s'assurer que c'était bien elle qui lui avait laissé la médaille. Il n'arrivait pas à croire à un autre scénario. Avant de les voir partir, Geneviève fouilla dans un tiroir sous son bureau et sortit deux paires de lunettes de soleil.

— Tenez, les gars. Avec le soleil qui se reflète sur la neige ce matin, ce sera très utile.

— Merci beaucoup. Votre gîte est vraiment très accueillant et charitable, dit Sam.

— Merci. Ici, on fait ce qu'on peut pour aider. Bonne chance à vous deux.

Du gîte, ils marchèrent jusqu'au pont du Portage pour ensuite se retrouver à Ottawa. Avec leurs sacs à dos et leurs lunettes de soleil, Fred et Sam avaient des allures de touristes venus visiter la colline parlementaire de la capitale nationale. De là, ils prirent l'autobus en direction de Manotick, situé en banlieue d'Ottawa. Le bus

longea la rivière Rideau sur plusieurs kilomètres et tourna lentement pour s'arrêter devant le restaurant Subway.

À l'intérieur de ce dernier, la jeune employée traça quelques traits de crayon sur une serviette de papier pour indiquer aux deux garçons où se trouvait la ferme des Séguin. Ils réalisèrent qu'ils étaient seulement à une dizaine de minutes de marche de leur destination.

En sortant du Subway, Fred et Sam se demandaient où les mènerait cette aventure. Ils en conclurent qu'ils devaient faire confiance au destin. En arrivant au haut d'une colline, ils restèrent bouche bée devant la beauté du paysage qui s'offrait à eux. En contrebas, ils virent l'immense ferme de Rob et Éva, dont tous les bâtiments étaient recouverts d'un toit de tôle rouge. Ils descendirent rapidement la côte et s'arrêtèrent devant deux piliers en pierre surmontés de luminaires, indiquant l'entrée de la résidence. Trottinant d'un pilier à l'autre, un grand danois gris montait la garde avec panache. L'énorme chien cessa d'aboyer lorsque son maître le rappela à lui.

— Viens voir Rob, mon beau Smokey. C'est certainement Fred et Sam, tes nouveaux

amis. Faudra t'habituer à ne plus japper après eux, mon gros.

— C'est bien nous, dit Fred. Vraiment impressionnant comme chien ! Du haut de la côte, j'ai cru apercevoir un poney.

— Tu n'es pas le premier à me faire cette remarque. Venez, Éva brûle d'impatience de vous rencontrer. Elle a cuisiné des pâtisseries spécialement pour vous accueillir. Croyez-moi, je vais en profiter autant que vous deux !

L'homme était bâti comme un joueur de football et affichait constamment un sourire. Sa solide charpente imposait à elle seule un certain respect. Sa mâchoire carrée portait une courte barbe poivre et sel et son oreille gauche était percée d'un anneau argenté. Son charisme rassurant détonnait de l'attitude négative des frères Lamothe, dont les regards d'acier donnaient froid dans le dos.

« Cet homme me rappelle le joueur de batterie d'un groupe dont je ne peux me souvenir de leur nom », pensa Sam.

La haute maison de pierres comptait deux étages et dominait tous les autres bâtiments du domaine. Parmi ceux-ci, une serre aux parois vitrées faisait au moins la longueur d'un terrain

de football. Plus loin, deux magnifiques chevaux trottaient dans un enclos jouxtant l'écurie. Ensuite venaient la ferme d'élevage, les garages et les remises.

Rob et son épouse accueillirent Fred et Sam avec enthousiasme. Éva se situait au milieu de la quarantaine, rondelette et musclée. Ses joues roses et ses cheveux coupés très courts lui donnaient une allure beaucoup plus jeune.

Éva offrit des muffins encore chauds et des boissons gazeuses à ses invités, après les avoir fait asseoir à la grande table de la salle à manger. Rob en profita pour leur affirmer qu'il en avait plein les bras depuis la signature d'un gros contrat d'armoires. Engloutissant un deuxième muffin, le colosse expliqua les tâches que ses nouveaux employés auraient à exécuter. Quand il eut terminé, il se leva et décrocha sa casquette d'une patère en bois de rose et dit avec fierté :

— Maintenant, les gars, suivez-moi. Je vais vous faire visiter mon atelier de fabrication d'armoires et mon garage. Ah ! Vous pouvez laisser vos sacs à dos ici. Vous les reprenrez plus tard.

Le vaste garage en question était séparé en deux parties. Un des côtés était occupé par

l'usine d'armoires où deux ouvriers s'affairaient, tandis que l'autre abritait une très longue roulotte de camping.

— Voici l'endroit où vous dormirez et où vous pourrez vous retirer lorsque vous en aurez assez de m'entendre jacasser, dit Rob en rigolant. L'été, cette roulotte se retrouve au champ et les travailleurs mexicains que j'embauche l'utilisent durant leur séjour à Ottawa. Vous aurez même la télévision et Netflix.

— Wow ! Du camping à l'intérieur d'un garage. Ça prend de l'imagination, souligna Sam, impressionné par tant de nouveautés.

Après la visite de la « *shop* », ainsi nommée par les deux hommes qui fabriquaient des armoires, Fred et Sam récupérèrent leurs sacs à dos et s'installèrent dans la roulotte en étalant le peu de bagages qu'ils possédaient. Lorsqu'ils placèrent leurs patins sur une tablette, ils constatèrent qu'ils s'ennuyaient vraiment de jouer au hockey. Éva, hôtesse attentionnée, avait prévu leur arrivée en garnissant la salle de douche et les armoires de tout ce qu'il fallait au quotidien.

Pour les deux gars de Fort-Coulonge, les premiers jours de travail n'étaient que surprises et découvertes. Ils apprenaient rapidement, ce qui réjouissait Rob. Une semaine passa et Éva s'avérait toujours une patronne dévouée et généreuse. Elle préparait d'excellents repas et se chargeait de la lessive des vêtements de travail que Rob avait fourni à ses deux employés. Sam était touché par l'esprit maternel qu'il percevait chez cette femme toujours souriante.

« Dommage qu'elle n'ait jamais eu d'enfant. Éva possède toutes les qualités d'une mère. Peut-être qu'un jour elle m'aidera à retrouver la mienne. Déjà plusieurs jours s'étaient écoulés et toujours pas de nouvelles parmi les nombreux messages laissés. Ai-je tout fait cela pour rien ? », pensa-t-il.

Après les soupers, accablés par la fatigue, Fred et Sam regagnaient leur roulotte. Les soirées paraissaient courtes et les nuits s'écoulaient trop rapidement. Néanmoins, le jour, Fred se plaisait à partager son temps entre l'assemblage d'armoires et l'opération de machines agricoles. Sam aimait plutôt s'occuper des chevaux, du bâtiment d'élevage d'alpagas et

de la serre. Pour lui, le travail à l'atelier était plus pénible.

La première fin de semaine, Sam demanda à Rob s'il pouvait les conduire à la bibliothèque de Manotick. Il avait localisé cet endroit à l'aide de son cellulaire et comptait appeler son père à partir d'un téléphone public. Fred souhaitait faire de même et contacter ses parents. En revanche, pour le moment, ni l'un ni l'autre n'était prêt à révéler sa position géographique.

— Pas de problème, dit Rob. Pendant que vous choisirez vos livres, j'en profiterai pour faire quelques courses.

Une fois qu'ils furent arrivés à la bibliothèque, Sam téléphona à son père pendant que Fred cherchait le livre du Guide de l'auto dans les sections de littérature francophone. Cette fois-ci, Hector était à la maison.

— Salut, P'a ! Comment ça va ?

— Enfin j'peux te parler, toi ! Écoute, Sam. J'ai entendu ton message de l'autre jour. J'comprends que tu ne veux pas revenir avant de te sentir mieux, mais c'est moi qui dépéris et ça va mal depuis ton départ. J'ai des brûlements d'estomac et je dors seulement quatre heures par nuit.

— Ça ne doit pas être drôle, je te le concède. Pour te rassurer, je peux te dire que je suis bien logé et que je me nourris très bien. Maintenant, pour ton information, je te dirai que la vraie raison de ma fuite est que j'ai la ferme intention de retrouver ma mère. Celle dont tu ne veux jamais me parler.

— Sam ! À quoi bon te tracasser avec ça ! Je t'ai dit qu'elle est probablement décédée.

— Probablement ! Quand j'étais jeune, tu disais SÛREMENT !

— Bon ! Est-ce que je peux faire quelque chose qui t'aiderait à revenir ?

— Prier pour que je la retrouve. Bye, P'a !

Pendant ce temps, Fred avait trouvé sa bible des autos, mais en anglais. Il appela ses parents à son tour. Il s'était embourbé dans ses mensonges dès le départ de Fort-Coulonge et se devait de continuer à jouer le jeu jusqu'à nouvel ordre. C'est sa mère qui répondit.

— Salut, Fred ! Comment ça va ?

— Très bien. Je travaille toujours au centre de ski de Saint-Sauveur et je te ferai un virement d'argent aussitôt que j'aurai pris le dessus sur mes finances.

— Rien ne presse, tu sais. Ça m'inquiète, mon grand, de te savoir si loin, dans une ville que tu ne connais pas, avec des gens qui, selon les nouvelles, peuvent faire partie des gangs de rue.

— Ben non ! Je ne suis pas à Montréal quand même ! De toute façon, les gars des gangs de rue ne font pas de ski. Tu peux dormir tranquille.

— Mais le soir, tu dois bien sortir avec des amis ?

— Pas vraiment. J'écoute le hockey à la télé et je soupe au restaurant le vendredi soir. C'est à peu près tout.

— En tout cas, fais bien attention à toi.

— Promis, maman. Je te redonne des nouvelles plus tard. Bye !

— Bye, mon grand. En passant, si tu me donnais ton adresse je pourrais te faire parvenir par la poste les nombreux dessins que ta petite sœur Olivia t'a préparés.

— Hum ! D'accord, je t'envoie ça bientôt, répondit Fred, quelque peu embêté.

Sam venait de commander à la bibliothécaire une série de trois volumes de l'auteur québécois Éric Thériault. Il aimait les

histoires d'horreur et *Le jardin des morts*¹ lui paraissait plus qu'intéressant. Dans l'immédiat, il s'était rabattu sur deux *thrillers* de Dan Brown. Quand il se retourna, il vit Rob qui revenait les chercher.

— Vous êtes prêts, les gars ?

— T'arrives juste à temps, répondit Sam. Nous avons des livres pour meubler les soirées sans hockey à la télé.

— Je viens de croiser mon ami Lucas à la quincaillerie. Il est associé au club junior de la ville. L'équipe se nomme les 67 d'Ottawa. Comme j'ai vu vos patins accrochés à votre sac à dos, j'imagine que vous aimez le hockey ?

— Nous jouons depuis l'âge de cinq ans. En plus, nous sommes très bons, affirma Fred en riant.

— *Cool !* Mon ami nous invite à venir voir une partie ce soir à la place TD d'Ottawa. Toutes dépenses payées. Ça vous tente ?

— Tu pourras lui dire que ça nous fera tellement plaisir, répondirent en chœur les deux invités, fiers de pouvoir enfin se changer les idées.

¹ *Le jardin des morts* est le premier tome de la série ZMTL d'Éric Thériault, auteur aux Éditions Lo-Ély.

Le soir venu, Lucas, l'ami de Rob, installa ses hôtes dans une loge où les grignotines et les boissons étaient servies à volonté. Le coach Robbins des 67 avait donné congé à Lucas qui était habituellement derrière le banc et agissait à titre d'entraîneur adjoint. Robbins voulait tester un ancien joueur qui pourrait devenir un deuxième adjoint.

— Le jeu me semble très rapide, observa Sam, dès le début de la partie.

— Faut pas oublier qu'il y a quelques joueurs de vingt ans qui sont déjà repêchés par des équipes professionnelles. Ces gars-là patinent comme des fusées.

— Je suis aussi grand que la plupart des défenseurs, dit Fred qui aurait bien aimé se frotter aux adversaires de l'équipe.

— Ce n'est pas le gabarit qui compte, répondit Lucas. C'est l'habileté et le positionnement qui sont importants.

— À quelle position tu jouais, Sam ? demanda Rob.

— Au centre. Fred jouait à la défense.

— Dommage que vous n'ayez pas continué à jouer. Il faudrait vous trouver une patinoire pour pratiquer, suggéra Rob.

La soirée se termina par une victoire de l'équipe locale. Lucas était heureux pour ses joueurs et fier d'avoir rencontré Rob et ses employés. Trois maniaques de hockey, selon ce qu'il avait vu.

Un jeudi midi, Éva pouffa de rire en voyant son mari approcher pour dîner. Smokey se redressa et pencha la tête, ne semblant pas comprendre le changement de routine qui s'annonçait. Rob avait troqué sa salopette pour un jean troué aux genoux ainsi qu'un pull aux couleurs des 67. Autour de la table, personne n'osa commenter la tenue vestimentaire du patron. Aussitôt le repas terminé, Rob révéla le mystère entourant son changement de vêtements.

— Les gars... je vous donne l'après-midi de congé. Comme vous m'avez vanté vos exploits au hockey, vous aurez la chance de me démontrer ce que vous savez faire. Mon ami Lucas vous invite à pratiquer avec ses joueurs, pas plus tard que tantôt.

— Oui, mais Rob, on a seulement nos patins, paniqua soudain Fred.

— Pas d'inquiétudes, messieurs. Vous aurez droit à tout l'équipement nécessaire. Fred, prends mes clés et approche la jeep devant la maison. Sam, assure-toi que les enclos des animaux sont bien fermés et que les ventilateurs de la serre fonctionnent toujours.

— À vos ordres, patron, répondit Sam en exécutant un salut militaire.

La place TD où jouaient les joueurs juniors d'Ottawa n'était qu'à trente minutes d'auto de Manotick. Une fois à l'intérieur de l'aréna, Rob laissa Fred et Sam avec son ami et partit s'asseoir dans les gradins. Lucas conduisit ses deux joueurs invités dans un local au style d'entrepôt et leur prêta l'équipement aux couleurs de son équipe. Quand les deux nouveaux entrèrent dans le vestiaire, l'ambiance festive s'estompa d'un coup. Fred, qui parlait mieux l'anglais que Sam, comprit que quelques joueurs pouvaient être jaloux ou anxieux de perdre leur poste.

Lucas entra dans la chambre et claqua des mains pour capter l'attention des joueurs. Ensuite, il présenta Fred et Sam aux autres hockeyeurs, tout en invitant ceux-ci à faciliter leur intégration, le temps d'une pratique.

Aussitôt sautés sur la glace, les joueurs des
67 effectuèrent plusieurs exercices
d'échauffement, puis Lucas commanda un
rassemblement au centre de la surface glacée. Il
s'exprimait d'un ton qui confirmait son autorité
de leader :

— Aujourd'hui, c'est un changement de
routine, les gars. Nous allons jouer entre nous
une partie de deux périodes. Les deux premiers
trios et trois défenseurs porteront les chandails
noirs et les trios trois et quatre incluront Fred et
Sam dans leur alignement et porteront les
chandails blancs. Je vous demande de l'intensité
à chaque présence. N'oubliez pas que je paie le
McDo à l'équipe gagnante. *Go ! Go ! Go !*

La première période se déroula à vive
allure, sans qu'aucune équipe n'arrive à
s'inscrire au pointage. Sam connut de courtes
présences sur la glace, bien qu'à chaque
occasion il fit lever Rob de son siège. Pour
lancer la seconde période, Lucas fit la mise au
jeu entre Sam et le capitaine de l'équipe. Celui-
ci souleva le hockey de Sam et le bout de sa
palette l'atteignit sous le menton. Sam tomba sur
la glace, un peu sonné. Pendant ce temps, le

sournois capitaine fila jusqu'au but et déjoua le gardien.

— T'avises pas de blesser mon ami, sinon ça va te coûter une visite chez le dentiste, promit Fred au vicieux joueur de centre.

— Garde tes énergies pour pelleter la merde de ta ferme, se moqua le capitaine.

— Toi, fais attention, tu pourrais tomber assis sur ton propre tas. Tu sais que la peur peut jouer sur les intestins.

— Pfff !

Lors de la mise au jeu suivante, le même joueur croisa le bâton de Sam à nouveau et cogna son casque contre le sien. Avant que la rondelle tombe, il prit le temps d'avertir Sam :

— Ici, t'es pas dans une ligue de garage, Frenchie. Tu devras apprendre à rester debout sur tes deux lames avant de venir chambarder nos pratiques d'après-midi.

— Merci du conseil, capitaine, répondit Sam avec un grand sourire.

Sam gagna la mise au jeu, mais Fred redonna involontairement la rondelle au capitaine. Voyant aussitôt l'arrogant joueur s'amener vers lui tel un train, Sam lui offrit un petit espace entre la bande et son épaule. Au bon

moment, il lui appliqua une solide mise en échec et ce fut au tour du capitaine d'embrasser la glace. Repérant le champ libre devant lui, Sam s'échappa seul vers le gardien adverse qu'il déjoua facilement. Lucas récupéra la rondelle au fond du filet en adressant un clin d'œil au petit nouveau.

Puis, avec un compte final de 1 à 1, les deux équipes passèrent aux tirs de barrage. Sam se présenta le dernier au centre de la glace alors qu'aucun gardien n'avait cédé devant les tirs des joueurs précédents. Sam s'élança avec vitesse, feinta de contourner le gardien, mais plaça plutôt la rondelle au-dessus de l'épaule droite de ce dernier. Son équipe venait de gagner. Tous ses coéquipiers sautèrent sur la patinoire en même temps pour le féliciter. Du coin de l'œil, il aperçut Rob qui levait les bras au ciel en agitant sa casquette.

Sam avait suffisamment bien joué pour impressionner Lucas. Quant à Fred, étant donné qu'il était défenseur et que l'équipe regorgeait de bons quarts-arrière, ce fut plus difficile de se démarquer. Avant de sortir de l'aréna, Lucas s'adressa aux deux nouveaux :

— Bravo, les gars ! Vous avez su m'impressionner. Bizarre qu'aucun dépisteur ne vous ait remarqués jusqu'à présent. En passant, ne prenez pas les commentaires de notre capitane trop au sérieux. Il a un fichu caractère, mais c'est un bon joueur. Je parlerai de vous deux au coach Robbins lors de la prochaine réunion des dirigeants.

— Merci, Lucas, dirent Sam et Fred, flattés par ces commentaires.

Comme les deux invités devaient retourner à la ferme, Lucas leur remit chacun vingt dollars avant de conduire le reste de l'équipe gagnante au McDo. Rob était allé chercher la jeep et attendait devant l'aréna. Lorsque Fred et Sam montèrent, ils trouvèrent que Rob avait un drôle d'air.

— Ça va, Rob ? questionna Sam.

— Je viens de parler à Éva au téléphone. Elle n'avait pas son enthousiasme des beaux jours. J'espère qu'elle n'est pas malade. Ça m'inquiète un peu, dit-il d'un air songeur, avant de démarrer le moteur de sa jeep et de sortir du stationnement.

CHAPITRE 7

Éva connaissait les exploits des deux gars à la place TD, puisque Rob l'avait tenue informée tout au long de l'après-midi. D'ailleurs, pour souligner leur succès, elle avait cuisiné un gâteau décoré avec des petits bonbons rouges et noirs, les couleurs des 67. Au souper, Sam trouvait qu'Éva avait changé. Elle semblait plus nerveuse et parlait toujours avec la tête penchée sur son assiette. Comment expliquer ce changement d'attitude survenu en l'espace de quelques heures seulement ?

Allait-elle les congédier ? Avait-elle appris une mauvaise nouvelle qui ne les concernait pas ? Ces questions taraudaient Sam, qui était toujours le dernier à quitter la table, puisqu'il mangeait très lentement. Rob et Fred étaient sortis depuis un moment et s'apprétaient à changer l'huile à moteur du gros tracteur.

— Sam, il faut qu'on se parle, dit Éva, sortant de son mutisme. Disons qu'à partir de maintenant, j'aimerais te connaître davantage.

— Oui ! Bien sûr. J'peux savoir ce que j'ai fait de mal ?

— Attends. Laisse-moi t'expliquer, dit-elle tout en rangeant les plats dans le lave-vaisselle.

Éva lui raconta qu'en après-midi, elle avait décidé de mettre un minimum d'ordre dans la roulotte qu'ils occupaient. Lorsqu'elle voulut ranger son sac à dos sur une tablette, ses cartes d'identité étaient tombées à ses pieds. Ce faisant, elle fut bouleversée d'apprendre qu'il n'avait que dix-sept ans. Quant à Fred, il avait menti à Rob, affirmant avoir dix-huit ans lors de l'appel téléphonique où il avait été embauché avec Sam.

Se sentant quelque peu coupable d'héberger un mineur sur sa ferme, elle lança une rapide recherche qui la mena sans trop de peine au numéro de téléphone d'Hector. Dès la première sonnerie, la voix lasse du camionneur se fit entendre dans son appareil :

— Allô !

— Bonjour, mon nom est Éva Séguin. Suis-je bien au domicile de Sam Tellier ?

— Oui, mais il n'est pas là. Il faut que je raccroche, mon camion m'attend dehors.

— Est-ce que votre fils vous a dit où il habite depuis un certain temps ?

Désemparé, Hector laissa se prolonger un long silence au bout de la ligne. Croyant enfin en apprendre sur les allées et venues de son fils, il pressa davantage l'appareil contre son oreille. Instinctivement, il adopta un ton plus posé, croyant avoir affaire à une policière.

— Où êtes-vous et que savez-vous au sujet de Sam ?

— Je vais tout vous expliquer, la seule condition est que de votre côté, vous ne me racontiez que la vérité...

Lorsqu'Éva eut terminé, Sam replaçait sa mèche de cheveux à répétition. N'eût été son orgueil, il aurait fondu en larmes. Le sentant vulnérable et fragile, Éva s'approcha de lui et passa lentement sa main dans son épaisse chevelure.

— T'en fais pas, Sam. J'ai conclu une entente avec ton père. Tu vas pouvoir continuer à vivre ici, si tu veux, mais tu devras trouver un moyen de reprendre le retard que tu vas accumuler pendant le reste de l'année scolaire. Voici le numéro de téléphone du directeur de ton école et je veux que tu l'appelles dès demain matin.

Instinctivement, Sam pressa l'ange de son pendentif contre sa poitrine en guise de remerciement. Hector ne l'avait pas renié et Éva l'aimait encore.

— Tu veux dire que je peux continuer à travailler ici et que mon père est d'accord avec ça ?

— Absolument. Oh, j'oubliais ! Crois-le ou pas, ton père a accepté mon entente quand je lui ai mentionné que tu étais parti pratiquer avec les 67 d'Ottawa et que tu avais fait bonne figure en marquant deux buts.

— Waouh ! La machine à rumeurs va encore s'emballer à Fort-Coulonge. Hector va prédire à ses chums que je vais devenir joueur professionnel et millionnaire.

À la suite de cette mise au point, Sam ne voulut plus rien cacher à Rob et Éva, mais il se sentait encore incapable de leur parler de ses recherches concernant sa mère. Il espérait toujours que les derniers Jacob chez qui il avait laissé un message le rappellent avec de bonnes nouvelles concernant Verlaine.

Quand Fred apprit qu'Éva connaissait le passé de Sam, il prit la décision de débiller à son tour toute la vérité concernant son départ de

Fort-Coulouge. Éva fut étonnée d'apprendre que Fred avait lui aussi dix-sept ans et elle le somma d'annoncer à ses parents où il travaillait et habitait. Tout comme Sam, il omit de parler à ses patrons de leurs mésaventures lors des premiers jours de fuite. Ensuite, il communiqua avec ses parents pour les mettre au fait de son réel emploi en sol ontarien. Après cette expérience, il se promit de ne plus mentir, car il trouvait trop difficile de rétablir la vérité avec ceux qu'il avait bernés.

CHAPITRE 8

Étant donné que Rob et Éva connaissaient maintenant leur passé, les jeunes employés travaillaient avec un stress de moins sur leurs épaules. Ils appréciaient le soleil de la mi-avril qui venait lentement à bout des bancs de neige de Manotick. L'annonce du printemps rimait aussi avec les séries éliminatoires de la ligue de hockey junior de l'Ontario, dont les 67 d'Ottawa faisaient partie. Dernièrement, Sam avait eu la chance de se joindre à eux pour plusieurs pratiques, tandis que Fred était ignoré. Malgré sa déception, il ne s'en plaignait pas ouvertement. Sam espérait toujours un appel du coach Robbins lui annonçant une présence officielle lors d'un match des séries.

À part les séries au hockey, le printemps sur la ferme coïncidait avec les réparations des clôtures, l'entretien de la machinerie, la transplantation de semis et le grand nettoyage de l'abri d'alpagas. C'était l'une des saisons les plus occupées et Éva ne comptait plus ses heures de travail. Un matin, pendant qu'elle aidait Sam à récurer les abreuvoirs des animaux, elle lui

posa la question qui la titillait depuis longtemps :

— Dis-moi, Sam, pourquoi tu ne fais jamais allusion à ta mère ? Me fais-tu assez confiance pour m'en parler ? Sinon, je ne te reposerai plus jamais cette question.

— Hum ! C'est un peu à cause d'elle si je me retrouve à Ottawa.

— Là, tu viens de piquer ma curiosité. Si elle habite Ottawa, il serait temps que tu nous la présentes. Peut-être que je m'en ferais une amie !

— Non, tu ne comprends pas, Éva. Tout ce que je sais d'elle c'est qu'elle s'appelle Verlaine Jacob et qu'elle serait venue de Belgique pour s'installer à Ottawa. Elle aurait ensuite rencontré mon père, m'aurait donné la vie, puis aurait disparu de la circulation. Mon père a toujours soutenu qu'elle était décédée à ma naissance, ce que je remets en question depuis que j'ai l'âge de raison. Je me suis toujours promis de la retrouver un jour. Selon moi, Hector a volontairement supprimé la mémoire de son passé et se sent incapable de la réinstaurer.

— Wow ! C'est toute une histoire, ça. Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ? Peut-

être que j'aurais pu t'aider dans tes recherches. Je verrai tout de même ce que je peux faire. À mon avis, si ton père a agi de la sorte, c'est qu'il a beaucoup souffert. Un jour, il faudra que tu mettes les choses au clair avec lui. Et crois-moi, ce jour-là sera une guérison importante pour vous deux.

— Merci Éva, pour ces belles paroles. Dernièrement, je me sens un peu lâche. J'aurais dû continuer mes recherches dès mon arrivée ici. Bon ! Grouillons-nous, les alpagas n'ont rien à cirer de mes histoires et ont juste hâte de nous voir partir, dit Sam avant de devenir trop émotif.

Puisque les corvées du printemps étaient éreintantes, Rob s'était mis en tête d'organiser des sorties, le dimanche, afin de divertir ses gars. Depuis un certain temps, il avait pris l'habitude de les nommer ainsi. Pendant ce temps, Éva en profitait pour visiter sa vieille mère à la résidence pour personnes âgées. Quant à Smokey, il détestait ce jour, car on le laissait seul à la ferme. Pour se venger, il lui arrivait de déchiqeter un coussin ou de lancer une attaque avec ses griffes contre la porte qui lui barrait la sortie.

— Fred, Sam ? Que diriez-vous de visiter le Musée canadien de l’histoire, aujourd’hui ? C’est tout juste de l’autre côté de la rivière des Outaouais². J’y suis allé à quelques reprises et, chaque fois, ma petite culture s’est enrichie d’une coche, dit Rob en riant.

— Un musée !? Tu vas me dire que la prochaine fois ce sera le Parlement d’Ottawa, ironisa Fred.

— Bonne idée, garçon. La colline parlementaire... que dirais-tu de dimanche prochain ?

— *Calmos !* C’était juste une farce. Bon ! Allons-y pour le musée. Sam, n’oublie pas ton cellulaire si tu veux rapporter des photos INOUBLIABLES d’objets inutiles.

— Bonne visite, les gars ! dit Éva en riant de voir ces trois grands gars s’engouffrer dans la petite Jeep Wrangler.

— Merci, *mom* Vava ! Nous allons être bien sages, lui répondit un Sam moqueur.

Sans se l’avouer, Fred appréciait ces visites du dimanche. Il s’était inscrit à des cours de conduite automobile et Rob lui laissait le

² Gatineau et Ottawa sont séparés par ce long cours d’eau qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent.

volant de sa jeep pendant ces randonnées dominicales. Arrivé devant le musée, il stationna le véhicule en parallèle sous le regard inquiet de son copilote.

— Parfait. C'était bien, mais j'aimerais que tu apprennes à éviter d'égratigner mes jantes d'aluminium sur les chaînes de trottoir, lui dit Rob avec un demi-sourire.

— Oups ! Désolé, chef. Pour réparer mon erreur, je vais laver ta jeep dès notre retour.

— Sentence suggérée acceptée, répondit Rob en rigolant.

À l'intérieur du musée, un guide invita Rob et ses gars à se joindre à un groupe déjà formé en vue de la prochaine entrée chez les Reines d'Égypte. Tout au fond du grand hall, une fille leur tournait le dos et donnait déjà des explications aux gens auxquels ils devaient se joindre. Sam crut reconnaître cette voix, mais était incapable de l'associer à un visage. Il porta une plus grande attention lorsqu'elle décrivit le contenu de l'exposition :

— ... vous serez transportés dans l'Égypte ancienne, il y a 3500 ans, et vous rencontrerez des femmes de pouvoir et d'influence au destin

captivant. Cette grande exposition présente plus de trois cents artéfacts prestigieux...

Les yeux rivés sur ses longs cheveux brun-roux, Sam cherchait toujours à se souvenir où il avait entendu ce timbre de voix. Ce faisant, il perdit un bout du discours en se concentrant uniquement sur la sonorité. Puis, il tendit l'oreille de nouveau.

— ... vous en apprendrez comme jamais au sujet des reines légendaires telles que Néfertari, Néfertiti et Hatchepsout. Enfin, je souhaite à tous une bonne expérience multisensorielle.

Lorsque la jeune fille fit quelques pas de côté, de manière à céder le passage au groupe, la recherche mentale de Sam prit fin. Il venait d'apercevoir le macaron personnalisé épinglé à la boutonnière d'Audrée Gervais. Sans le reconnaître, elle pria Sam d'entrer, car il bloquait la circulation. Il demeurait paralysé sur place, alors qu'on le poussait dans le dos.

— Grouille-toi, Sam si on veut que la jeune dame referme les portes derrière nous, s'impatienta Rob.

— Non ! Oui ! J'avancçais, là.

Sam se questionnait déjà à savoir de quelle manière il allait aborder Audrée en ressortant de l'exposition, espérant qu'elle soit toujours à son poste. À plusieurs occasions, il avait repensé à elle et chaque fois il se demandait s'il la reverrait un jour.

Pendant que Rob et Fred s'imprégnaient d'une aura mystérieuse en défilant devant les sarcophages, Sam avait la tête ailleurs. Soudain, l'enthousiasme du coup de foudre se changea en doute lorsqu'il songea qu'Audrée avait peut-être un ami de cœur. Si tel était le cas, ses chances de la côtoyer un jour ne resteraient qu'un beau rêve.

— Qu'est-ce qui se passe, Sam ? On dirait que t'es sourd. J viens de te demander si tu trouves que ce genre de tombeaux seraient parfaits pour Donald Trump, demanda Fred avec les deux mains sur les hanches.

— Désolé. J'ai plutôt la tête à Shawville qu'en Égypte.

— À Shawville ! Tu détraques ou quoi ?

— Non, pantoute. Tu te souviens de la fille qui travaillait au resto près du concessionnaire automobile ? Eh bien, c'est elle qui nous a ouvert les portes de cette salle.

— Ha oui ! Pas remarqué. Tout ce que je me souviens, c'est que ce jour-là, t'as pris un gros trente minutes pour avaler deux petits œufs devenus froids. Ne viens pas me dire que t'es amoureux de la petite serveuse ?

— J'sais pas. C'est la première fois que toutes mes idées ont le vertige. En passant, c'est encore long la visite du salon funéraire ? Il faut absolument que j'parle à Audrée le plus rapidement possible.

— Parce que tu connais déjà son nom !

— T'as rien lu sur le macaron épinglé à son veston ? C'est toi-même qui lui avais demandé son nom au restaurant. J'vois bien que depuis un bout t'as seulement la jeep de Rob entre les deux oreilles.

— Pfff ! Tu sauras qu'un permis de conduire coûte beaucoup moins cher qu'une blonde qui veut tout le temps sortir magasiner et bouffer au restaurant les week-ends.

Sam n'écoutait plus son ami. Il n'avait qu'un objectif en tête : se débarrasser des reines d'Égypte et revoir Audrée Gervais.

À la sortie de l'exposition égyptienne, Rob et Fred bifurquèrent sur la gauche, en direction

d'une salle remplie d'œuvres d'art contemporain. Sam en profita pour revenir sur ses pas, trouvant Aurée au même endroit, penchée au-dessus d'un ordinateur portable.

— Salut ! J'espère que je ne te dérange pas trop ! Je m'appelle Sam Tellier et je suis de Fort-Coulonge, mais j'habite maintenant Manotick. C'est à deux pas d'Ottawa.

— *Cool !* Tu ne me déranges pas pantoute. J'étais en *break* et je faisais défiler les images plates de mon Facebook. Moi je suis de Shawville, mais je reste chez ma tante Joanne. C'est tout près de mon *high school*. En passant, je m'appelle Aurée Gervais.

— J'avais déjà remarqué ton nom sur ton macaron. Savais-tu, Aurée, que la dernière fois qu'on s'est vus tu m'avais servi un « Camionneur pain blanc » ?

Elle se mit à rire en lui touchant le bras, ce qui lui donna le courage de poursuivre la conversation. Après lui avoir sommairement expliqué son travail à la ferme, Sam apprit qu'Aurée avait cessé de travailler au restaurant de ses parents à Shawville. Même qu'elle n'y retournait que très rarement. Ce détail se voulait un atout important, puisqu'elle passait la plupart

de ses week-ends à Gatineau. Sam trouvait son accent anglais plus que charmant. Elle lui faisait penser à la vedette américaine, Nicole Kidman, dans un de ses premiers films.

Voyant approcher un autre groupe de visiteurs, Sam s'empressa de lui poser la question qui tue :

— Ça se pourrait-tu qu'on se revoie ?

Avec un large sourire, Audrée saisit un crayon qui traînait sur le petit bureau derrière elle et griffonna rapidement son numéro de cellulaire sur un carton publicitaire.

— *Sorry*, voilà un groupe qui semble très impatient de rencontrer les grandes reines. Appelle-moi après dix-huit heures demain. Ma tante devient furax si je parle au téléphone immédiatement en revenant de mes cours. *Ciao !* À bientôt, Samy.

Sam reconnut le parfum d'Audrée sur le carton qu'il glissa dans sa poche de chemise. Cette fille était différente de celles qui lui couraient après à l'aréna de son patelin. Il avait toujours déploré ces groupies qui s'imaginent que tous les joueurs de hockey sont des vedettes instantanées et populaires.

Sam attendit le retour de Rob et Fred dans le hall d'entrée du musée. Adossé à une immense colonne de marbre, il répondit à son cellulaire.

— Allô !

— Vous êtes bien Sam Tellier ?

— Oui, je peux savoir à qui je parle.

— Pierre Beaudet. Mon ami Guy Jacob m'a donné votre numéro. Il me disait que vous cherchiez Verlaine Jacob, votre mère. Guy ne connaît pas de Verlaine, mais moi oui.

— Ah bon ! Et vous savez où elle est ? demanda Sam qui se sentait faiblir, tant l'émotion le gagnait.

— Non, plus maintenant. Si c'est la même personne dont on parle, elle a travaillé dans mon commerce de souliers dans le quartier Vanier d'Ottawa, il y a peut-être de cela seize ou dix-sept ans. J'ai vendu ce commerce il y a une dizaine d'années.

— Savez-vous si, à l'époque, elle avait un chum du nom d'Hector Tellier ?

— Aucune idée. Elle parlait très peu d'elle. Elle a quitté mon commerce sans me donner de préavis et je ne l'ai jamais revue par

la suite. J'ai cru comprendre qu'elle vivait une grosse dépression.

— C'est tout ?

— Malheureusement, oui. Au moins, vous saurez que votre mère était très travaillante et surtout, très gentille.

— Merci, monsieur Beudet. Si vous pensez à un autre détail concernant ma mère, n'hésitez pas à me rappeler.

— C'est une promesse, monsieur Tellier.

Sam était bouleversé par cet appel. Avant de questionner Hector, et possiblement douter de ses réponses, Sam préférait aller au bout de ses recherches. Les informations reçues de monsieur Beudet ravivaient l'espoir qu'il entretenait depuis si longtemps. Pour l'instant, il ne parlerait pas de cet appel téléphonique à Rob et Fred.

Assis à l'arrière de la jeep qui le ramenait à Manotick, Sam repassait dans sa tête les paroles d'Audrée. Elle l'avait bel et bien appelé Samy. Seule sa première copine de Fort-Coulange l'avait nommé ainsi. Demain, il réentendrait sa voix, puisqu'il avait l'intention de lui téléphoner sans faute.

Soudain, son cellulaire vibra dans sa poche à nouveau, ce qui le sortit de sa rêverie. Il croyait que c'était monsieur Beudet qui le rappelait avec d'autres détails concernant sa mère, mais le nom affiché à l'écran de son téléphone lui coupa le souffle.

— C'est monsieur Robbins, s'exclama fortement Sam.

— *Calmos !* pas la peine de crier, j'ai failli freiner pour rien, ragea Fred.

— Tu me diras ce qu'il te veut, dit Rob avec un large sourire. Tout indiquait qu'il connaissait d'avance le message de l'entraîneur.

— Oui, allô !

— Sam je vous te dire que je besoin de toué par le première match. Sois prête, mon ami !, mentionna la voix de l'entraîneur dans un français difficile.

— Soyez sans crainte, monsieur Robbins. Je vais me préparer comme si je participais aux prochains Jeux olympiques.

L'appel de Robbins fut bref. Sam participerait au premier match de la série contre les Storm de Guelph. Les pratiques précédentes, du jeudi après-midi et du samedi matin, avec les 67 avaient donc porté fruit. Rob tapa des mains,

tandis que Fred se contentait de serrer les mâchoires et de garder le regard rivé sur la route. Il se sentait incapable de féliciter son ami.

Aussitôt rentré du musée, Sam dut suivre Éva dans son bureau. Elle tenait mordicus à faire le point sur ses dernières recherches concernant Verlaine Jacob. Elle avait consulté les registres de presque tous les cimetières d'Ottawa, dans le but de savoir si Verlaine y était inhumée. Elle n'apparaissait nulle part, ce qui redonna à Sam l'espoir de la retrouver vivante. Il en profita pour expliquer à Éva l'appel reçu de la part de monsieur Beudet. Cela lui confirma qu'il se trouvait dans la bonne ville pour continuer ses recherches.

En refermant son ordinateur portable, Éva fit pivoter sa chaise vers Sam.

— Que me vaut ce grand sourire pendant que je te dis que mes recherches n'ont rien donné ?

— Je souris pour deux bonnes raisons, Éva.

— D'accord ! Vas-y donc avec la première.

— En revenant du musée, monsieur Robbins m'a téléphoné et je serai de

l'alignement partant mercredi soir contre Guelph. Je te jure, je flottais sur un nuage.

— Mais Sam, c'est génial ! Je suis tellement contente pour toi. Je vais apporter mon klaxon et je le ferai résonner dans l'arène chaque fois que tu toucheras à la rondelle. Pis, ton autre bonne raison ?

— Mon autre raison s'appelle Audrée Gervais et elle travaille au Musée canadien de l'histoire, les fins de semaine. Je l'avais croisée dans un restaurant de Shawville et voilà que je la rencontre au musée. Quelle chance ! On s'est parlé tantôt et elle m'a laissé son numéro de cellulaire. Je lui téléphonerai demain pour lui annoncer que je jouerai pour les 67 d'Ottawa. J'espère tellement qu'elle aime le hockey.

— Wow ! Quel après-midi, mon grand ! Après tout, ils ne sont pas si mal, les dimanches de Rob !

CHAPITRE 9

Sam s'était préparé physiquement bien avant que monsieur Robbins fasse appel à ses services. Il travaillait sur sa masse musculaire depuis quelques semaines déjà. Il passait plusieurs heures dans le petit studio d'entraînement que Rob avait aménagé dans une pièce à l'arrière de la roulotte. Quant à Fred, il refusait de suer sur des machines qui, selon lui, ne pouvaient rivaliser avec une bonne journée de travail à la ferme. Sam croyait de plus en plus que son ami était jaloux de son association avec l'équipe de hockey. La situation lui échappait, car elle était hors de son contrôle.

Pendant que Sam faisait des redressements assis, Fred apparut à la porte du studio, vêtu d'un jean et d'un chandail à longues manches. Visiblement, il n'était pas venu pour s'entraîner. Il gardait les mains derrière le dos, comme s'il cachait un objet.

— Eh ! Lacelle ! J'gagne que tu m'apportes une bouteille d'eau glacée. J'fais un peu de surtemps parce que mercredi soir, ce sera LA

VRAIE occasion de démontrer à mon équipe que je suis en forme.

— De l'eau ! Pas vraiment. Regarde ce que j'ai trouvé dans la roulotte. C'était dans un bac rempli de gants de travail, sous un banc de la table.

Fred tenait des deux mains, tel un trophée, une bouteille de cognac Hennessy au bouchon encore scellé.

— Tu ferais mieux de donner cette bouteille d'alcool à Rob dès demain matin. Il sera de retour de Montréal et appréciera que tu la lui remettes sans l'avoir débouchée.

— *Calmos*, l'athlète ! J vais la garder au cas où. Pendant que tu pompes toute la soirée à t'crever, j'vais en profiter pour prendre un petit verre à ta santé.

— Ben coudonc, Fred, es-tu sur la déprime ? J'aurais bien aimé que tu sois rappelé par le coach Robbins, toi aussi. Tu as le talent pour rivaliser avec eux, c'est simplement qu'ils ont suffisamment de défenseurs. Si tu veux mon conseil, n'ouvre pas cette bouteille. Elle doit appartenir à un travailleur saisonnier qui l'a oubliée avant de repartir chez lui.

— Pfff ! J'verrai ben...

Ce soir-là, Fred regardait la télévision dans la roulotte sans la voir vraiment. Il réalisa que Sam avait peut-être raison. La déprime minait son moral et son ami n'y était pour rien. Lors de ses ruminations, il trouvait qu'Éva voyait Sam dans sa soupe : « Sam, son super athlète... Sam, son beau don Juan... Sam, son p'tit gars parfait, tant qu'à y être. »

« Éva devrait se rendre compte des efforts que je mets à entretenir sa petite ferme adorée. J'suis pas toujours dans son bureau à jaser avec elle, mais sa *shop* est toujours propre et bien rangée », pensa-t-il.

Fred aurait dû annoncer à tous qu'aujourd'hui était le jour de sa fête. Même Sam, trop enthousiasmé par son futur match de hockey, l'avait oublié. Pour la première fois depuis son départ de Fort-Coulonge, Fred s'ennuyait de sa famille.

— *Ici, personne ne s'intéresse à un gars qui fête ses 18 ans*, marmonna-t-il.

— Tu vas où comme ça ? demanda Sam en fermant la télévision tandis que Fred avait la main sur la poignée de porte.

— Certainement pas voir Rob et Éva, ils sont à Montréal. J’vais jaser avec les chevaux, y se couchent plus tard que toi.

— Voyons Fred, veux-tu me dire ce qui se passe dans ta tête ?

— Pour ça, il faudrait que je le sache moi-même. Il ramassa la bouteille sur le comptoir et sortit sans que Sam ait le temps de le convaincre de ne pas boire.

Dehors, les étoiles lui rappelaient les feux de Bengale que ses sœurs aimaient piquer sur son gâteau d’anniversaire. Ce simple moment magique lui manquait énormément. À part un petit texto de ses parents, son jour de fête allait prendre fin sans aucune autre attention particulière. Croyant que le tournis dans sa tête était dû au fait qu’il fixait la voûte céleste depuis trop longtemps, il prit une nouvelle lampée de cognac sans se méfier de son effet grisant. L’alcool, qui le faisait grimacer à peine une heure auparavant, coulait maintenant en lui comme de l’eau fraîche.

Adossé contre la clôture de l’enclos des chevaux, Fred fit tinter les clés des garages, toujours attachées à sa ceinture. Lui vint alors l’idée, ou plutôt le fantasme, d’aller s’asseoir

dans la Mustang 1970 de son patron. Rob entreposait ce joyau sous une bâche protectrice dans un garage rempli de souvenirs et de prix remportés lors d'expositions d'autos de collection.

« Si Sam savait que le cheval avec qui je m'en vais jaser s'appelle Mustang », ricana Fred pour lui-même.

Afin de mieux contempler l'étalon d'acier, Fred alluma toutes les lumières du garage et fit remonter la grande porte devant lui. Comme la Mustang avait sa clé insérée dans le contact, il la tourna vers la position accessoire et abaissa le toit de toile. Puis, telle une pulsion incontrôlable, l'envie de faire tourner le moteur le submergea. Après quelques toussotements, l'engin de huit cylindres émit un ronflement qui lui donna la chair de poule.

« Mes sœurs capoteraient si elles me voyaient au volant de ce bijou. J vais prendre un *selfie* et leur envoyer », se dit Fred qui peinait à sortir son cellulaire de sa poche.

Lorsque Rob et Éva s'absentaient, Smokey avait pour habitude de se coucher sur un grand tapis déroulé devant la roulotte. Même si le garage logeant la Mustang était situé à des

centaines de mètres plus loin, le rugissement du moteur parvint aussitôt aux oreilles du grand danois. Smokey laissa échapper un fort jappement qui sortit Sam des bras de Morphée.

— Qu'est-ce qui se passe, mon gros ? T'as vu l'heure qu'il est, bon sang ?

— Whouaf ! Whouaf !

Engourdi par le sommeil, Sam s'aperçut que Fred n'était toujours pas rentré et crut que Smokey voulait simplement sortir se soulager. Lorsqu'il ouvrit la porte du garage, il entendit le son d'un moteur à son tour.

Le temps d'enfiler un pantalon et un manteau, Sam vit Smokey au loin qui rattrapait l'automobile en aboyant avec force. Fred ne s'était pas contenté de démarrer la Mustang, il avait osé lui faire faire une petite balade. C'était la seconde fois qu'il empruntait une voiture sans en avoir la permission. À sa première frasque, il s'en était tiré sans qu'on l'attrape.

— Tasse-toi, saaaale cabot, sinon je vais te passer sur le corps, cria Fred avec rage.

— Whouaf !

— Tu l'auras ben voulu, emmerdeur de caaasseux de party. Tant pis pour toi.

Fred conduisait très lentement puisqu'au fond de lui-même, il aimait assez ce chien pour éviter de le blesser. C'était l'effet de l'alcool mêlé aux déceptions des derniers jours qui le faisait s'emporter ainsi. Comme il s'apprêtait à rouler entre les piliers de pierre donnant accès à la route, Smokey contourna l'auto en vitesse. Profitant du toit baissé, il démontra une agilité surprenante et sauta dans l'habitacle. Aussitôt, il se mit à lécher le visage de Fred. Celui-ci appliqua les freins et essaya de se dégager, mais sous le poids de l'animal, il se retrouva presque couché sur le siège du côté passager. Après une longue course, Sam arriva enfin devant la scène surréelle.

— Fred, qu'est-ce que tu fous là-dedans, bordel ? Es-tu devenu fou, ma foi ? Rob serait furieux s'il te voyait dans l'auto que même Éva n'a pas le droit de conduire. En plus, tu sens l'alcool à plein nez.

— Ça te reeegarde pas. Veux-tu dire à cette montagne de poils de disssparaître siyouplait ?

Bien au contraire, Sam approuvait le grand danois qui demeurait immobile, ses deux grosses

pattes fermement appuyées autour du cou de Fred.

— Tu devrais plutôt remercier Smokey. Sans lui, cherche ce qui aurait pu t'arriver. T'as pas l'air d'être conscient que t'as pas encore ton permis de conduire et que t'es complètement saoul.

— Ce semi-poney m'a simplement priiivé d'une petite balade le jour de...

— Le jour de quoi, Fred ?

Au même moment, l'écran du cellulaire posé sur le tableau de bord s'illumina. À sa grande surprise, Sam vit un texto affichant un souhait de BONNE FÊTE, suivi de trois chandelles qui scintillaient.

— Fred, pourquoi tu ne m'as pas rappelé que c'était ta fête aujourd'hui ? Je m'excuse, j'avais complètement oublié.

— Bah ! Oublie ça. *Anyway*, il est paaassé minuit. C'était hier le premier jour de mes 18 ans.

— Viens, Fred. Nous en reparlerons demain. Il est temps de rentrer.

Après avoir fait entendre raison à son ami, Sam marcha derrière la Mustang jusqu'au garage en compagnie de Smokey, tandis que

Fred conduisait en avançant au pas d'homme. Sam replaça la toile protectrice sur l'auto, pendant que le nouvel adulte expulsait le trop-plein d'alcool contre un gros saule derrière le garage. Avant de partir, ils s'assurèrent de ne laisser aucune trace de leur intrusion dans le bâtiment sacré de Rob.

À la *shop*, le lendemain matin, les premières heures de travail se déroulèrent comme si rien ne s'était passé la veille, sauf que Fred trouvait les moteurs des scies particulièrement bruyants. Au retour du dîner qu'ils prenaient souvent dans la roulotte afin d'éviter une surcharge de travail à Éva, Sam poussa Fred du coude afin qu'il regarde les deux agents de la Sûreté du Québec qui s'entretenaient avec Rob devant l'atelier.

« Que peuvent bien vouloir des policiers du Québec pour se déplacer en Ontario », pensa Fred.

Celui qui semblait le plus âgé, qui était aussi grand que Rob, vit les jeunes s'avancer vers l'atelier. Il s'excusa auprès de Rob d'avoir à rompre la conversation et marcha à la

rencontre des deux travailleurs en tournant les pages de son calepin.

— Salut, les gars ! dit-il avant de se tourner légèrement vers l'arrière, présentant son partenaire, Claude Charron. Moi, c'est Jean Bourgoïn, enquêteur à la Sûreté du Québec. Lequel de vous deux s'appelle Steve Dahan ?

À distance, Rob demeurait stupéfait d'entendre une pareille histoire. Le faux nom donné par Sam au pompier lors de l'entrée par effraction à la maison de Shawville revenait le hanter. Aussitôt, ses jambes se ramollirent et l'inquiétude le rongea. Pour un moment, Sam songea à réfuter l'accusation qui allait suivre, mais se dit que les preuves seraient faciles à identifier, surtout de la part d'agents aguerris.

« J'ai simplement forcé la porte d'entrée d'un taudis. Je n'ai quand même pas tué personne », pensa-t-il pour se rassurer.

— Votre patron vient de me dire que l'un de vous s'appelle Sam Tellier et l'autre Fred Lacelle. Cela me confirme que ce Steve Dahan est une invention de l'un de vous deux. Le 3 mars dernier, le chef des pompiers de Shawville nous a appelés pour nous signaler que deux jeunes avaient squatté une maison à

vendre. Apparemment, le feu de foyer qu'ils avaient allumé aurait pu s'avérer fatal pour la maison et ses deux occupants illégaux. Nous nous sommes rendus sur place pour faire un rapport concernant une porte endommagée, que le propriétaire voulait réclamer à son assurance. Là, nous avons découvert un papier important qui faisait le lien avec un vol d'auto. Le 17 février dernier, une dame témoin du méfait avait avoué ne pas connaître la personne à bord de l'auto qu'un homme venait de se faire voler. Tôt ce matin, nous avons eu la bonne idée de la recontacter dans le cadre d'un suivi de dossier. Après un interrogatoire serré, elle nous a révélé que lors des premières récoltes d'informations, elle ne voulait pas nuire à la famille de Roger Lacelle, qu'elle connaissait. Nous avons appelé ce monsieur, qui nous a dit où était son fils. Maintenant, j'aimerais voir vos cartes d'identité, s'il vous plaît.

— Pas de problème, répondit Fred, qui aurait bien aimé consulter son cellulaire à savoir si son père avait tenté de le prévenir qu'un agent de la SQ pouvait se pointer à Manotick. Malheureusement, son téléphone était toujours dans la roulotte, fermé depuis la veille. Il ne

voulait entendre personne lui demander comment sa fête s'était déroulée.

Il prit immédiatement son portefeuille de sa poche arrière et tendit une carte au policier. Quant à Sam, il sortit son étui de téléphone muni d'un porte-cartes et présenta sa carte d'assurance maladie du Québec. Conscient d'avoir volontairement donné un faux nom, Sam voulut savoir ce qu'il adviendrait de cette histoire, car il n'avait pas l'intention de faire durer ce mensonge plus longtemps.

— Est-ce que le fait d'avoir donné une fausse identité peut me valoir de sérieux problèmes ? demanda Sam à l'agent Bourgoïn.

— Donc, c'est toi le faux Dahan. Pour ce qui est de l'usurpation d'identité, nous en reparlerons plus tard. Mon collègue et moi voulons plutôt en connaître davantage sur l'intéressante découverte que nos patrouilleurs ont faite dans la maison que vous avez quittée le matin du 2 mars dernier.

À ce moment, Rob intervint et guida le quatuor vers un endroit où ils pourraient s'asseoir. Ensuite, il s'éloigna d'une dizaine de mètres, releva le capot du petit tracteur pour simuler une panne et garda un œil sur les deux

policiers. Sous la superbe pergola de cèdre, Éva avait déjà déposé une carafe de limonade et quatre gobelets en métal au centre de la table de pique-nique.

Avant de s'asseoir, l'enquêteur Bourgoïn glissa quelques documents sous la carafe afin d'empêcher le vent de s'en emparer. Son collègue paraissait plutôt préoccupé par le galop des chevaux près de l'écurie que par l'interrogatoire qui allait suivre. D'ailleurs, l'agent Charron avait préféré se tenir debout, adossé contre l'arche de l'entrée. L'enquêteur Bourgoïn prit place d'un côté de la table, faisant ainsi face aux deux Coulongiens. Il posa ses deux mains à plat sur le bois et reprocha sévèrement à Sam d'avoir donné une fausse identité aux pompiers.

— Dans notre jargon, ce que tu as fait représente une entrave. L'usurpation d'identité peut valoir au coupable une amende et même une peine d'emprisonnement, expliqua l'enquêteur. Comme nous n'avons répertorié aucun Steve Dahan et que ta tromperie n'a entraîné aucune conséquence, nous allons nous en tenir à un avertissement.

— Ouf ! Merci, monsieur l'agent, dit Sam, soulagé.

Ensuite, Jean Bourgoïn se tourna vers Fred et le fixa d'un regard accusateur. Il sortit un papier de sous la carafe et l'agita devant les yeux de son présumé suspect.

— Frédéric Lacelle, reconnais-tu cette preuve d'enregistrement ?

— Pantoute. *Calmos*, là ! Il faudrait arrêter de faire l'éventail avec votre papier si vous voulez que je le lise, répondit-il d'un ton plutôt arrogant.

Visiblement, Fred avait un je ne sais quoi à se reprocher, puisqu'il pianotait nerveusement des doigts sur le rebord de la table.

— Prends tout le temps qu'il te faut pour l'examiner, dit calmement l'enquêteur, lui tendant le fameux papier.

Fred examina avec intérêt la preuve d'enregistrement, se tordant sur sa chaise comme un élève priant le professeur pour aller aux toilettes. Enfin, il rompit le silence chargé d'inconfort.

— C'est clair que c'est la preuve d'enregistrement d'un char, mais j'vois aucun rapport entre votre GRANDE trouvaille et votre

perte de temps à venir nous déranger ici à Manotick.

— D'abord, je ne perds jamais mon temps dans un tel dossier, répliqua le policier. Je te rappelle que cette preuve d'enregistrement a été retrouvée dans la maison visitée par les pompiers. Maintenant, je vais me faire un immense plaisir de t'expliquer pourquoi nous sommes ici. Une cliente, chez qui tu as déjà effectué des travaux, que j'ai nommée tantôt « dame témoin », t'as vu devant un dépanneur et, selon elle, tu étais vraiment pressé...

17 FÉVRIER AU DÉPANNEUR DE FORT-COULONGE

Un samedi matin, à peine deux semaines avant son départ de Fort-Coulonge pour Ottawa, Fred succomba à la tentation de se payer une balade en auto. Alors que le propriétaire d'une toute récente Jetta avait laissé tourner le moteur pendant qu'il entraînait au dépanneur, Fred en profita pour se glisser rapidement derrière le volant.

Démarrant en coup de vent, il engagea la Jetta sur la route 148 Ouest, mais bifurqua immédiatement sur une petite route de gravier.

Les quelques centimètres de neige tombée la veille ne l'empêchèrent pas de prendre les courbes à haute vitesse, sans toutefois perdre le contrôle de la voiture. Il arrivait à tenir la route malgré les spectaculaires dérapages que subissaient les roues arrière. Fred s'amusa ainsi pendant un bon moment, faisant tourner la Jetta sur 360 degrés et frôlant tout juste les arbres en bordure de route.

Se croyant bien malin, il crut bon de conserver la preuve d'enregistrement de l'auto volée dans une pochette de son portefeuille. S'il devait se faire arrêter, il affirmerait aux policiers qu'il était le propriétaire de la voiture, et mentirait en disant qu'il avait oublié ses cartes d'identité à la maison. Finalement, son escapade se termina lorsque le témoin lumineux indiquant le bas niveau d'essence s'éteignit simultanément avec le moteur.

Pendant la nuit passée dans la vieille maison de Shawville avec Sam, Fred voulut allumer le foyer de pierre. Il sortit son portefeuille pour en extraire un carton d'allumettes qu'il gardait là depuis longtemps. Malheureusement, il ne vit pas la preuve d'enregistrement tomber de l'étui de cuir. Le

lendemain, les policiers en firent la découverte au cours d'une visite donnant suite à une plainte logée par les pompiers de l'endroit.

Fred avait dit toute la vérité et les détails de son histoire vinrent compléter la partie que le policier connaissait déjà. Dans l'heure qui suivit, une série d'appels téléphoniques menèrent à la triste conclusion que Fred devait revenir auprès de sa famille. Il aurait pu voyager par ses propres moyens, mais choisit de monter avec les policiers qui, de toute façon, devaient retourner à Fort-Coulonge. Après qu'il eut pris place à l'arrière de l'auto-patrouille, Éva fut la première à venir le reconforter.

— Tu pourras revenir nous voir quand tu voudras. Nous avons tellement apprécié le dévouement et le sérieux que tu as démontré dans ton travail. Promets-moi de me donner de tes nouvelles de temps à autre, mon beau Fred.

Sous le regard réprobateur de l'agent Charron, Éva ouvrit la portière de l'auto pour échanger une longue accolade avec Fred. Après coup, elle lui remit un bout de papier où elle avait pris soin d'inscrire son adresse courriel suivie de quelques mots d'encouragement.

— Merci, Éva. Je suis désolé pour la bêtise que j'ai commise. Je vais changer, je te le promets. Un beau jour, je reviendrai te visiter avec ma propre voiture. Rob et toi m'avez témoigné votre confiance et je vous en remercie. Je vais m'ennuyer de vous deux, sans oublier Smokey qui m'a souvent assisté durant mes travaux.

Le gros danois gris demeurait assis à côté de Rob, tenant entre ses dents le jouet que Fred avait l'habitude de lancer le plus loin possible, sans qu'il se lasse de le lui rapporter.

— Au revoir, vieux toutou ! Prends bien soin de tes maîtres, dit Fred, la larme à l'œil.

Tout comme Rob, Sam ne savait trop quelle attitude adopter face à cet épisode pour le moins gênant. Il s'assura simplement que son ami n'oublie rien à la roulotte, tout en lui souhaitant la meilleure des chances pour la suite des choses. Quant à Rob, il ne dit presque rien, se contentant d'une poignée de main et d'un clin d'œil à l'endroit de Fred.

— À bientôt, Fred, dit Sam. Quand les séries de hockey seront terminées, je reviendrai faire un tour à Fort-Coulonge. Nous avons vécu toute une expérience ensemble. Pour rien au

monde je n'oublierai notre amitié. T'es devenu le frère qui m'a toujours manqué.

— Merci pour tout, Sam. T'es vraiment un bon gars et je m'excuse de t'avoir jalosé. Je te souhaite de compter un but contre ces méchants Storm de Guelph. En passant, fais attention à ta belle reine de Shawville !

Provoquant une giclée de petites roches derrière elle, l'auto-patrouille quitta la ferme rapidement. Smokey suivit l'auto jusqu'à la limite de son territoire, puis laissa tomber son jouet afin d'aboyer de toutes ses forces.

Le mercredi que Sam attendait avec excitation arriva enfin. Dans le vestiaire, Lucas lui remit le chandail numéro 14. C'était le numéro que portait Mario Tremblay, un ancien joueur des Canadiens de Montréal. Hector allait être fou de joie quand il apprendrait cette nouvelle. Puis, Sam ouvrit grandes ses oreilles lorsque le grand *boss* entra.

Marchant autour du logo sacré de l'équipe, l'entraîneur-chef Mickael Robbins adressa son discours de motivation aux joueurs en anglais, puis se tourna directement vers Sam.

— Binvenew avec nous, Tell. Joue ton propre *game*, *OK ! Shoot* au but chaque fois tu peux. J'veux que t'as du *fun*, mais surtout, je veux la *victory*. *Good luck, my boy!*

— J'vais donner mon 110 %, *coach*. Et oui, j'vais lancer au but le plus souvent possible.

— Perfa, mon Tell.

Pendant que la zamboni achevait de rendre la glace comme un miroir, Sam repéra Rob et Éva, assis dans la section des détenteurs de billets de saison. Mais à son grand désarroi, dans la section où elle devait être, Audrée restait introuvable. Elle lui avait pourtant assuré qu'elle assisterait au match en compagnie de sa tante Joanne. Sam comprit alors que la déception pouvait faire partie d'une relation amoureuse.

Avant que l'arbitre appelle la première mise au jeu, un placier dévala les marches à vive allure, indiquant à une personne indisciplinée qu'elle devait demeurer assise et non collée à la baie vitrée. Du banc, Sam vit que cette personne n'était nulle autre qu'Audrée. Elle tenait bien haut une pancarte à l'inscription : « *Go Sammy! I'm with you!* ». Ces simples mots accrochèrent des ailes au numéro 14.

L'entraîneur donna une petite tape dans le dos de Sam, signifiant ainsi qu'il débiterait la partie.

Dès ses premiers coups de patin, il reçut une vicieuse mise en échec de la part du joueur de centre adverse, mais les arbitres l'ignorèrent complètement. Il répliqua aussitôt par la vitesse, fonçant vers les deux mastodontes des Storm qui gardaient la ligne bleue. Les voyant reculer un peu trop, il fila entre eux, faisant perdre le bâton à l'un, tout en esquivant le coup d'épaule de l'autre. Le gardien des Storm tenta de harponner la rondelle, mais Sam glissa celle-ci sous sa jambière.

Aussitôt, un bruit d'enfer résonna dans l'aréna. Léo, l'excellent ailier droit de Sam, récupéra la rondelle et la lui remit en souvenir de son premier but officiel avec les 67.

Ce but donna le ton à la partie qu'ils remportèrent, non sans peine, par la marque de 3 à 2. Sam avait inscrit le premier et le troisième but de son équipe. Après que l'annonceur maison lui eut décerné la première étoile, Sam entendit son *coach* lui confirmer un poste à la position de centre pour le reste de la série.

Après la partie, les partisans festoyèrent dans l'aire d'entrée de la place TD tandis que Rob et Éva, ainsi qu'Audrée et sa tante Joanne, attendirent Sam près de la sortie.

— Bravo champion ! dit Rob. Est-ce que je peux dire que c'est grâce à ton entraînement sur la ferme que t'es devenu un joueur aussi solide ?

— Peut-être ! Le transport des poteaux de clôtures de la semaine dernière y est sûrement pour quelque chose, après tout.

Audrée coupa court aux éloges de Rob et sauta au cou de son amoureux.

— Wow ! T'es *hot* ! T'es vraiment une *star*, Samy ! J'pensais pas aimer tant le hockey. J'ai même acheté un *jersey* aux couleurs de ton équipe à la boutique de souvenirs.

— Une *star*, non. Faudrait pas exagérer, quand même. Je suis simplement content de tenir mon bout face à des joueurs pleins d'expérience. En passant, merci pour la belle pancarte.

— J'aurais voulu arriver plus tôt, mais nous étions pris dans le *trafic*. Quand j'ai couru vers la bande avec ma pancarte, ma tante a failli faire une crise cardiaque, ha ha !

Pendant qu'Éva partageait avec Joanne les vidéos tournées durant la partie, Audrée et Sam étaient toujours enlacés, se donnant quantité de baisers. Rob, se sentant quelque peu mal à l'aise, fit tinter ses clés pour signifier qu'il était temps de rentrer à la maison. Au même moment, le cellulaire de Sam vibra dans sa poche.

— Allô !

— Salut, fiston ! Mme Éva m'a donné ton numéro de cellulaire. En plus, elle m'a envoyé le bout de vidéo de la partie où tu comptes ton premier but. Ah oui ! J'oubliais de te dire que j'ai maintenant un cellulaire et Internet. Wow ! Quelle feinte devant le gardien, mon gars ! En plus, tu portes le numéro 14. Je n'ai jamais été aussi fier de toi. Je t'assure que je serai présent à l'une de tes prochaines parties.

— Merci, Hector. Mais ne pars pas en peur. Tu sais qu'une partie ne fait pas une carrière. Si tu prévois d'assister à un match, serais-tu assez gentil d'amener Fred avec toi ?

— Avec plaisir. Venant d'un futur joueur de la ligue nationale, tes désirs sont des ordres, fiston.

— Bon... c'est reparti. Je te rappellerai plus tard, Hector.

— Quand tu voudras, mon Mario Tremblay à moé.

— Oh là là ! Bye, P'a.

Quand il eut raccroché, Sam rejoignit Aurée et sa tante dans le stationnement de la place TD. Elles étaient assises dans l'auto et s'apprêtaient à partir. Lorsque Sam se pencha pour serrer la main de Joanne en lui souhaitant un bon retour à la maison, il fut étonné de constater qu'elle examinait attentivement le médaillon qu'il portait pour une rare fois à l'extérieur de son chandail.

— Serait-il indiscret de te demander où tu as pris ce pendentif, Sam ?

— Ah ! Bien sûr que non. Mais comme c'est une longue histoire, j'ai bien peur que ce ne soit ni le bon moment ni le bon endroit pour en parler.

— D'accord. Je peux simplement te dire que je suis à peu près certaine d'avoir déjà vu ce médaillon avant aujourd'hui.

Désemparé, Sam demeura figé sur place alors que Joanne remontait sa vitre. Malheureusement, les nombreuses questions qui se bouscuaient dans sa tête demeurèrent sans

réponses, puisqu'il vit la Corolla blanche disparaître dans le flot de circulation.

CHAPITRE 10

Sam conservait précieusement la rondelle de son premier but dans le tiroir de sa table de nuit. Si jamais il retrouvait sa mère, il se promit de lui en faire cadeau. Aujourd'hui, il devait oublier le hockey et se concentrer sur sa tâche. Rob avait consenti à le laisser conduire son tracteur *John Deere*, une machine à la fine pointe de la technologie. L'objectif était de remorquer la roulotte sur l'étroit chemin de terre en direction des champs à cultiver. Rob, son cellulaire souvent rivé à l'oreille, marchait une cinquantaine de mètres devant le tracteur afin d'écarter les branches tombées des arbres au cours des derniers mois.

Ce déménagement urgeait, puisque les ouvriers agricoles provenant du Mexique arriveraient bientôt. Au fil des années, Rob et Éva en étaient venus à considérer ces braves travailleurs comme de vrais amis.

Lorsque la roulotte retrouverait sa mission première, Sam habiterait au sous-sol de la résidence familiale, dans une garçonnière spécialement aménagée pour lui. Par moment, il

avait l'impression de faire partie de la famille Séguin.

Pendant que le tracteur roulait à pas de tortue, Sam repensa aux paroles de Joanne concernant son pendentif. Il avait tenté de joindre Audrée sur son cellulaire, mais chaque fois les invitations à laisser un message l'avaient déçu. Il aurait aimé savoir le pourquoi du comment sa tante avait reconnu son pendentif. Ce détail continuait de le chicoter. Avant de se rendre à ses cours, Audrée avait pris l'habitude de lui téléphoner pour lui souhaiter une bonne journée. Depuis hier matin, aucun signe de vie de sa part. Sam sautait rapidement aux conclusions en s'imaginant qu'un malheur aurait pu lui arriver.

— Attention, Sam ! Reste dans les ornières du chemin, sinon tu vas retrouver la vaisselle éparpillée sur le plancher, cria Rob en voyant tanguer la roulotte.

— Excuse-moi, *boss*, j'ai eu une distraction. Qu'est-ce que tu dirais si on s'arrêtait dix minutes ? J'ai préparé une glacière remplie de *Gatorade*.

— Excellente idée.

Durant cette pause, Sam en profita pour raconter à Rob comment il en était venu à porter le pendentif qu'une supposée inconnue lui aurait laissé au Gîte Ami. Ensuite, il lui fit part des propos énigmatiques formulés par Joanne avant son départ de l'aréna.

— Loin de vouloir t'offenser Sam, se pourrait-il que ta mère soit devenue itinérante et qu'au gîte, elle ait vu ton nom sur la liste des bénéficiaires pour la nuit ? Elle t'aurait donné son pendentif pour que, dans sa tête, tu demeures près d'elle.

« Comment Rob, sans connaître en détail les recherches que j'effectue pour retrouver ma mère, peut avancer une supposition aussi surprenante que loufoque », pensa Sam.

— T'es pas sérieux, Rob ! Premièrement, j'avais donné un autre faux nom au gîte. Deuxièmement, j peux te dire que selon mon père, ma mère ne mesurait pas plus d'un mètre soixante. La silhouette que j'ai aperçue cette nuit-là mesurait au moins un mètre quatre-vingt-cinq. En plus, ma mère était toute délicate, tandis que la directrice du gîte m'a décrit une femme aux larges épaules distribuant des images religieuses.

— Désolé, Sam. Mon intention n'était pas de te faire de la peine en associant ta mère à l'itinérance. Par contre, Dieu seul sait combien de bonnes personnes, sans le vouloir, ont connu une descente aux enfers et se sont retrouvées à la rue. Oublie ce que je viens de te dire, veux-tu ? Ça va aller, mon homme ?

— Ben oui, Rob. C'est que jamais je n'ai imaginé ma mère vivant dans la détresse. Mais t'as raison, tout est possible.

Après la pause, Sam se préparait à stationner la roulotte devant deux immenses érables, lorsque son cellulaire se mit à vibrer. Impossible de répondre, puisque Rob lui signalait de rouler lentement, un mètre à la fois. Cependant, avant de descendre pour détacher la roulotte du tracteur, il prit deux minutes pour vérifier si Audrey avait finalement répondu à ses nombreux appels. Le numéro affiché lui était inconnu, mais il remarqua qu'un message avait été enregistré. Il saisit rapidement son code personnel avant d'entendre la voix qu'il attendait avec impatience.

« Salut Samy. J'étais incapable de t'appeler avant, j'ai perdu mon cell dans l'auto *scrap* de ma tante. Imagine-toi qu'en revenant de

l'aréna, un gars saoul a dévié de sa route pour nous foncer droit dessus. J'devrais avoir mon congé d'hôpital bientôt. J'ai dû passer des examens qui ont retardé ma sortie, mais de toute façon ma mère ne pouvait pas venir me chercher avant ce soir. Tante Joanne a été moins chanceuse. Elle s'est retrouvée aux soins intensifs dans un coma de stade deux. *Thank God*, au moins elle est vivante. Samy, j'ai tellement peur qu'elle ne se réveille plus. Impossible de me rejoindre, on a *parké* ma civière dans le corridor et je t'appelle présentement avec le cell d'une infirmière. J'te redonne des nouvelles demain matin. *Ciao*, je t'aime, gros. »

Le message préenregistré de sa boîte vocale enchaîna avec : « Ceci était votre dernier message. Pour supprimer ce message, veuillez appuyer sur le 7 ». Sam était frustré de n'avoir pu parler directement à Audrée à cause de son travail à bord du tracteur. Le drame s'était passé la veille et il ne l'apprenait que maintenant. Quand il prit conscience de la gravité de la situation, une poussée d'adrénaline le fit bondir du tracteur, esquivant les deux marches métalliques.

— C'est une guêpe qui t'as piqué ?
demanda Rob en courant à sa rencontre.

— Pantoute ! Audrée a eu un accident hier en revenant de l'aréna. Elle est à l'hôpital et sa tante est dans le coma. Voudrais-tu me conduire à Gatineau ?

— Un instant, Sam. D'abord, reprends ton souffle et viens t'asseoir à l'ombre. Tu commenceras par le début et tu me raconteras ce qui s'est passé.

— Pas le temps, Rob. Si c'était ta femme, tu serais déjà en route vers l'hôpital. C'est quoi le niaisage ?

— Le fait de t'énerver et d'être impoli ne guérira personne. Penses-tu que les cinq minutes que tu vas prendre pour me dire ce que tu sais va changer quoi que ce soit ? Comme dirait Fred : « *Calmos*, mon homme ! »

— Excuse-moi, Rob. T'as encore raison. C'est qu'un maudit gars saoul a...

Éva prit les choses en main en rejoignant l'hôpital de Hull et la responsable de la zone où était Audrée. Selon l'infirmière en chef, les visites étaient interdites en raison d'une bactérie qui circulait chez certains patients de son

secteur. De toute manière, disait-elle, Aurée aurait son congé bientôt.

Le lendemain midi, Éva avait insisté afin que Sam remette des fleurs à Aurée, qui était rentrée chez sa tante avec sa mère. Assis à l'arrière de l'autobus qui le menait à Gatineau, Sam avait tenu une longue conversation avec son amoureuse le matin même. Elle disait se sentir mieux, bien que plusieurs ecchymoses reliées à l'impact de l'accident l'incommodaient toujours. Aussi, Sam apprit que Francine, la mère d'Aurée, occuperait la maison de sa sœur Joanne pour un temps indéterminé.

Sam descendit de l'autobus non loin de l'endroit qui l'intéressait, soit la rue Notre-Dame-de-l'île. Il savait qu'Aurée et sa tante habitaient le 256, une petite maison allumette située à cinq minutes de marche du musée. Le nom de ces habitations faisait référence aux bâtiments qu'occupaient les ouvrières d'usine d'allumettes de Hull, une centaine d'années auparavant. Rendu devant l'étroite maison à deux étages, il frappa à la porte en tenant les fleurs derrière son dos. Il s'en voulait d'avoir écouté Éva, car il avait l'impression de jouer dans un film des années 1960. Alors que dans sa

tête il cherchait des mots d'encouragements pour Audrée, la porte s'ouvrit trop rapidement à son goût.

— Audrée... je ne m'attendais pas à ce que ce soit toi qui viennes m'ouvrir, je t'imaginai plutôt au lit. Comment ça va, ma reine ?

— Voyons, Samy ! Je t'ai dit au téléphone que j'allais bien. *Come in!* Donne-moi le baiser que tu m'as promis cent fois. Wow, des fleurs ! T'es donc ben fin ! J'te savais pas si romantique !

« *Je ne dois pas oublier de remercier Éva pour l'idée des fleurs* », pensa Sam en l'embrassant.

— Tu sais que tu m'as foutu une sacrée peur ! C'est un miracle que ton visage n'ait rien subi. Quand est-ce que les gens vont comprendre que conduire saoul, c'est criminel ! Ne restons pas debout. Allons nous asseoir et présente-moi ta mère.

Dans le minuscule portique de la maison, Sam serra son amoureuse dans ses bras un long moment, tout en priant intérieurement pour que sa tante puisse s'en tirer. Selon la conversation qu'il avait tenue avec Audrée le matin même,

Joanne n'avait pas reparlé du pendentif avant que l'accident survienne.

Dans l'étroit salon décoré avec goût, Francine, la mère d'Audrée, fit bon accueil à Sam. Malgré les événements troublants des derniers jours, elle insistait pour connaître les passions et les projets de l'ami de sa fille. Quand elle parlait de sa sœur, elle était très attristée de constater que celle-ci se trouvait toujours dans le coma. Joanne l'avait elle-même soutenue tout au long de sa vie, allant jusqu'à héberger Audrée pendant les deux dernières années scolaires. Francine se devait maintenant de l'aider à son tour. Elle se porterait garante auprès des médecins qui la traitaient, tout en veillant au train-train quotidien de sa maison. Pendant ce temps, Robert, le mari de Francine, prendrait les bouchées doubles au restaurant de Shawville.

Sam aurait voulu ne plus partir, tellement il savourait la présence d'Audrée et les paroles rassurantes de Francine. Il tentait de s'imaginer à qui il comparerait sa propre mère : à Éva, à Francine, à Geneviève – la responsable du Gîte Ami – ou même à la mère de Fred ? Comme le temps filait rapidement, il dut malheureusement penser à rentrer.

— Audrée, pourrais-tu vérifier sur Internet l'horaire des autobus ? J'ai une pratique de hockey tôt demain matin et je dois partir, même si mon cœur me dit le contraire.

— Oublie l'autobus, mon beau Sam, je vais te reconduire à Manotick, intervint Francine qui entendait tout depuis la cuisine. J'en profiterai pour zyeuter la belle ferme dont tu m'as parlé.

Tenant son cellulaire au-dessus de sa tête, elle empêchait ainsi sa fille d'effectuer sa recherche Internet. Pour la première fois depuis son arrivée, Sam vit les deux femmes rire de bon cœur. Sam remercia sincèrement Francine de lui offrir de le reconduire. Le temps qu'il allait économiser en ne prenant pas l'autobus, il le passerait à boire une autre eau Perrier en compagnie de sa reine. Avant de partir, Sam entendit Audrée lui avouer qu'elle s'était découvert une nouvelle passion pour le hockey. Je connais même les meilleurs joueurs de chaque équipe, dit-elle en riant. Puis, Sam se rendit compte que Francine l'attendait dans le portique, son manteau sur le dos. Audrée ressentait encore de la fatigue et préférait attendre avant de faire une balade d'auto à travers les rues d'Ottawa.

Elle enfilerait plutôt son pyjama, écouterait sa musique et se coucherait tôt.

Au cours du trajet en auto, Francine parla beaucoup de sa fille unique. Tout comme Sam, elle n'avait aucune fratrie et vivait des moments de solitude qui minaient son humeur. Étant peu influencée par la tendance chez les jeunes couples de n'avoir qu'un ou pas d'enfant, la jeune fille rêvait de se marier et d'accueillir au moins quatre bébés. « Mes enfants seront l'un pour l'autre de vrais amis. Ils n'auront pas que des amis de garderie », disait Audrée à sa mère.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la côte où l'on apercevait en plongée le domaine de Rob et Éva, Sam pointa son doigt vers la gauche en disant :

— Les bâtiments aux toits rouges devant nous, ce sont ceux de la ferme où je travaille.

Aussitôt, Francine gara sa voiture sur le bas-côté de la route et sortit son cellulaire pour capter quelques photos. Le ciel présentait un coucher de soleil aux couleurs magnifiques, ce qui donnait au décor des allures d'images réservées aux dépliants touristiques. Ensuite, elle fit un carré de ses deux pouces et de ses deux index, s'imaginant un tableau encadré.

— Dieu du ciel que ce paysage est remarquable. Penses-tu que tes patrons accepteraient qu'un jour je puisse revenir peindre ce décor enchanteur ?

— J'vois pas pourquoi ils diraient non. Par contre, je demanderai à Rob et à Éva de te poser une seule condition.

— Peux-tu me dire laquelle ?

— Qu'Audrée t'accompagne. J'aimerais qu'elle découvre mon lieu de travail à son tour. Est-ce que ta fille peint aussi ?

— Non, mais elle chante comme une diva depuis qu'elle est toute petite.

Francine redémarra et descendit la côte jusqu'aux piliers de pierre. Elle roula lentement vers la galerie de bois qui encadrait la façade entière de la maison. Sachant que c'était Sam qui rentrait, Éva descendit lentement les marches, un mouchoir à la main et les yeux rougis. Sam s'inquiéta de savoir qu'Éva avait pleuré, mais voulait avant toute chose lui faire connaître la mère d'Audrée.

— Éva, j'te présente Francine Gervais. Tu verras, elle est aussi gentille que sa fille. Mais dis donc, toi, ça ne va vraiment pas ?

— Enchantée, madame Gervais. Excusez-moi de vous recevoir dans un pareil état. Sam, si tu savais ! Smokey a disparu ! C'est la première fois qu'il me fait un coup pareil.

CHAPITRE 11

Dans les jours qui suivirent le malheur, Rob agrafa des avis avec photos sur les poteaux d'électricité un peu partout aux alentours, mais Smokey demeurait introuvable. Aussi, une publication Facebook sur la page des animaux perdus/trouvés s'était malheureusement avérée aussi inefficace.

Toutefois, un témoin qui était passé devant la ferme à la date de la disparition affichée sur l'avis de recherche les contacta. Il avait aperçu un grand danois qui courait derrière un camion bleu de marque Ram. Ce ne fut pas long pour constater que ce camion appartenait à un travailleur de l'atelier d'armoires. Rob relata les propos du témoin à son employé, mais celui-ci prétendit n'avoir rien remarqué de particulier. Est-ce que Smokey avait désobéi en suivant l'employé pour être ensuite capturé par un voleur un peu plus loin sur la route ? C'était une probabilité envisageable.

Une dizaine de jours plus tard, la perte de Smokey affectait toujours Sam, mais pas autant

que le coma dans lequel la tante d'Audrée se trouvait encore. Il se reprochait quasiment de l'avoir invitée au hockey. Si elle était demeurée bien sagement à la maison, se disait-il, l'accident ne se serait jamais produit. Au moins, il se réjouissait de savoir que Francine visitait sa sœur chaque jour et s'assurait du suivi auprès des médecins. Dans le domaine des bonnes nouvelles, Audrée venait de reprendre ses cours, mais son retour au musée devrait attendre encore quelques semaines.

L'autre ombre au tableau de Sam concernait la série entre ses 67 d'Ottawa et les Storm de Guelph. Elle s'annonçait plus compliquée que souhaité. Après avoir gagné le premier match, son équipe avait perdu les trois suivants avant de remporter le cinquième, évitant ainsi l'élimination. Sam avait participé à tous les matchs et s'en voulait de n'avoir pas performé à la hauteur de son talent, surtout au cours de la quatrième rencontre. Sa tristesse s'était métamorphosée en ravissement à la cinquième partie, quand Audrée l'avait encouragé en ressortant sa pancarte. Sam avait compté deux buts pour contribuer à la victoire. Le match numéro six, qu'ils se devaient de

gagner absolument pour demeurer en vie, se déroulerait à Guelph.

Pour cet important duel, Hector avait tenu à se rendre au château fort des Storm. Malheureusement, Fred n'avait pu prendre congé de son travail. Quant à Rob et Éva, ils avaient fait la location d'un petit bus avec chauffeur, et réussi à convaincre assez de partisans de l'équipe pour le remplir.

À l'arrivée de l'équipe à l'aréna, une foule hostile attendait la sortie des joueurs de l'autobus aux couleurs des invités. Dans les estrades de l'amphithéâtre, les partisans étaient survoltés. Ils espéraient une quatrième victoire pour en finir avec leurs rivaux de toujours. En revanche, dans le vestiaire d'Ottawa, l'entraîneur-chef Robbins était calme. Il regarda chaque joueur dans les yeux et livra son plus court message de la série :

— *Have fun, guys!* N'oublie pas que, cachés dans les fans, y a des dépisteurs du NHL³.
OK, boys, let's go!

Le trio de Sam commença la partie face à la quatrième ligne des Storm. Les trois colosses postés au centre de la patinoire pensaient

³ Ligue nationale de hockey.

intimider Sam et ses ailiers en jouant du coude dès le départ. Après seulement trente secondes de jeu, un défenseur de Guelph écopa d'une pénalité pour avoir accroché. Sam en profita pour compter un but pendant cet avantage numérique et revint au banc sous les huées de la foule. Le jeu demeura robuste tout au long du premier vingt et le gardien des 67 en paya le prix en étant bousculé à maintes reprises. Néanmoins, la première période se termina 1 à 0 en faveur d'Ottawa.

Le deuxième vingt se joua sous le signe de l'indiscipline de la part d'Ottawa. La frustration des joueurs qui se faisaient frapper allègrement entraînait des pénalités, puisqu'ils répliquaient violemment. Les Storm parvinrent à compter à deux reprises lors de ces avantages numériques et Ottawa tirait de l'arrière 2 à 1 après deux périodes.

En troisième, la malchance se mit de la partie. Léo, l'ailier de Sam, rata un tir de pénalité, ce qui aurait nivelé la marque 2 à 2. Puis, avec seulement trois minutes à écouler au *match*, Sam compta un but que l'arbitre refusa. Il aurait fait dévier la rondelle en la frappant trop haut, soit au-dessus de la barre horizontale du

filet. Descendu en courant derrière le banc des punitions, Hector engueula l'arbitre en gesticulant. Aussitôt, les partisans des Storm voulurent s'en prendre à lui.

— Approchez, gang de pissous ! J'veis vous montrer comment ça se défend un vrai *trucker*, moé ! cria Hector en lançant sa casquette en direction d'un couple qui l'enguirlandait.

Deux placiers vinrent chercher Hector qui n'arrivait pas à se calmer. Du maïs soufflé et des papiers de toutes sortes volèrent en sa direction, jusqu'à ce qu'il retourne à son siège.

En désespoir de cause, Robbins retira son gardien avec un peu moins d'une minute à écouler au *match*. Au grand plaisir des spectateurs de l'équipe locale, les Storm marquèrent un but dans un filet désert pour concrétiser leur victoire.

Avec cette défaite de 3 à 1, Ottawa perdait la série en six matchs. Après la partie, certains joueurs des 67 versaient des larmes, alors que d'autres rêvaient d'entreprendre leur saison de golf. Sam voguait sur un nuage puisque son *coach* venait de lui décerner le titre du « joueur le plus utile » de la série.

Avant de quitter l'aréna, Éva aperçut un homme en veston-cravate en train de discuter avec l'entraîneur Robbins. D'après elle, il pouvait s'agir d'un dépisteur de la Ligue nationale. Elle se croisa les doigts, espérant qu'il ait remarqué Sam Tellier, le meilleur joueur de l'équipe, selon elle. Éva devait avouer que Léo, l'ailier droit de Sam, n'était pas loin derrière en matière de talent brut.

Grisé par ses succès au hockey, Sam en était venu à se demander si son départ de Fort-Coulonge était une faveur du destin en vue de sa propre découverte versus celle de sa mère. Finalement, comme il se disait heureux, cela lui confirmait qu'il avait fait le bon choix de partir.

Pendant que la poussière retombait lentement sur la saison de hockey et que Rob et Éva ignoraient le moment où Sam déciderait de retourner chez lui, ils décidèrent d'organiser une fête pour célébrer ses dix-huit ans.

— Sam, nous avons organisé une grande fête pour toi samedi prochain, dit Éva avec un sourire enjôleur.

— Ah oui ! Tu crois que je le mérite, même si nous avons perdu la série !

— Bien sûr que tu le mérites. D'autant plus que tu seras ensuite majeur. Si Fred nous l'avait dit, nous l'aurions également fêté en revenant de Montréal. Aussi, nous voulons célébrer notre Sam. Au fil des semaines tu es presque devenu un fils pour nous. Il est tout à fait normal que nous prenions le temps de te faire plaisir !

— Wow ! Super ! J'peux inviter Audrée ?

— Tu parles d'une question ! Pas besoin de te tracasser, toutes mes invitations ont été soit mises à la poste ou envoyées par courriel.

— J'peux savoir qui sera là, alors ?

— Audrée, Lucas, Hector, et plein d'autres surprises.

Pendant ce temps, à Fort-Coulonge, Fred venait de s'acheter une nouvelle camionnette Ford et mourait d'impatience de la montrer à Sam, Rob et Éva. Il bossait à temps plein dans une entreprise de construction dont les patrons insistaient pour qu'il obtienne ses cartes de compétence. L'invitation d'Éva était l'occasion rêvée d'essayer sa récente acquisition lors d'un petit voyage en Ontario.

Le jour de la fête organisée pour Sam, Fred partit vers Ottawa tôt le matin. Auparavant, il avait fait le tour de Fort-Coulonge afin d’emmener deux copains que Sam appréciait et qui feraient partie des surprises prévues par Éva. Ensuite, il s’arrêta à Shawville pour prendre un petit déjeuner au restaurant où son ami avait été séduit par la belle Audrée. En discutant avec le père de celle-ci, il apprit que la tante où elle habitait se trouvait encore dans le coma. Roger Gervais en profita pour passer un message :

— Soyez prudents sur la route, les gars ! Un accident est vite arrivé. En passant, si mon épouse est présente à cette fête, vous la saluerez pour moi. Elle s’appelle Francine.

— Nous le ferons avec plaisir, monsieur Gervais. Pour ce qui est de la prudence, soyez rassuré. Avec le café corsé que vous m’avez servi, pas question que je ferme l’œil d’ici Ottawa.

— Dans ce cas, bon voyage à vous trois !

Fred quitta tout de même Shawville avec un second café dans le porte-gobelet de son pick-up. Quelques heures plus tard, il entra à Manotick, où il fut distrait par le bavardage de

ses deux passagers. En conséquence, il emprunta la mauvaise route pour se rendre à la ferme des Séguin. Au lieu de tourner en rond inutilement, il s'arrêta pour consulter la fonction *Google Maps* de son téléphone. En un rien de temps, l'application lui indiqua le bon itinéraire en soulignant qu'il se trouvait à seulement cinq minutes de sa destination.

Fred redémarra et prit sur la droite à la première intersection. Soudain, il freina si brusquement que ses compagnons testèrent violemment les ceintures de sécurité de la camionnette.

— Qu'est-ce qui se passe ? crièrent en chœur ses passagers.

— Voyez-vous le gros chien gris attaché dans cour d'la maison délabrée ? Fred avait déjà coupé le moteur de son camion et examinait la vieille propriété, tel un enquêteur au criminel.

— Difficile de le manquer, c'est un grand danois, répondit l'un des passagers.

— Je vous assure qu'il s'appelle Smokey et qu'il appartient à Rob et Éva. Semblerait qu'il a disparu de la ferme depuis des semaines. J peux me tromper, mais on dirait que ces gens le gardent attaché pour l'empêcher de retourner

chez lui. De toute façon, ce chien ne leur appartient pas.

— T'es certain que c'est lui ? Et on fait quoi maintenant ? questionna le premier des gars.

— Il se peut que ce propriétaire ait aussi un danois gris, mentionna le deuxième passager.

— On invite Smokey à la fête, messieurs. Je suis certain que c'est lui. Je le reconnais pour l'avoir côtoyé pendant des semaines, trancha Fred, faisant la sourde oreille aux questions de ses amis.

Sur ces mots, Fred sortit de son véhicule d'un pas assuré, traversa la rue et se dirigea vers la porte avant du bungalow.

Smokey se mit à aboyer dès qu'il aperçut Fred descendre de son camion. Ses aboiements ne firent sortir personne de la maison, pas plus que les frappes à répétition que Fred assénait sur la porte de bois. Attachée en plein soleil à un poteau de métal, la pauvre bête était sale et la chaîne qui la retenait prisonnière lui causait une blessure au cou. Après que Fred l'eut libéré de son entrave, Smokey posa ses deux pattes avant sur les épaules de Fred et couina sa détresse à en faire pitié.

— *Calmos*, mon gros. On va te ramener chez toi. Tu vas t’coucher gentiment dans la boîte de mon camion et tu vas me promettre de ne pas t’lever. Pas question que tu passes par-dessus bord, tu m’entends ! Grouille-toi et filons d’ici avant que tes gardiens de prison apparaissent.

— Wouaf !

Avant de partir, Fred prit soin de photographier la maison et son numéro de porte, ainsi que l’endroit précis où était attaché Smokey.

« Rob et Éva se chargeront d’éclaircir les circonstances qui ont mené leur chien à cette adresse », pensa-t-il.

Fred reprit la route en conduisant très lentement, jetant constamment un œil sur le rétroviseur du pare-brise. Heureusement, son passager à quatre pattes ne bougeait pas d’un poil. Lorsque Fred ralentit devant l’entrée de la ferme, Smokey en profita pour rompre sa promesse. Il sauta de la boîte du camion et fila droit vers Rob, occupé à installer les tables pliantes sur le côté de la maison en vue de la fête.

— Smokey ! T’es revenu, mon grand ! Dieu merci. Mais qu’est-ce qui t’est arrivé au

cou ? Y a un salaud qui a osé t'attacher. Il ne faudrait pas que cet idiot soit devant moi en ce moment, dit Rob en serrant les poings.

Descendant de son camion avec fierté, Fred se fit un plaisir d'expliquer à Rob par quel hasard il avait découvert son chien. Ensuite il transféra les photos de la maison délabrée vers le cellulaire de Rob.

— Merci, Fred. J'vais tirer cette affaire au clair dès demain matin. Mais quel bonheur de te revoir ici, toi ! Venez avec moi, vous trois. En ce moment, Éva est occupée à nourrir les alpagas. Toi, Smokey, cours devant et jappe de toutes tes forces. Éva va être folle de joie quand elle va t'entendre.

Smokey ne se fit pas prier. Quand Éva ouvrit les portes de l'enclos, elle fondit en larmes en voyant son chien. Elle caressa longuement son poil mal entretenu sans se soucier des plaques d'excréments collées à son ventre. Pendant ce temps, Rob lui apprit ce que Fred avait fait pour récupérer Smokey. Éva essuya ses yeux du revers de sa manche et bondit sur ses pieds.

— Viens, mon gros toutou, dit-elle. Il faut te refaire une beauté avant que la visite arrive.

Fred, si tu savais combien tu me fais plaisir. Viens ici que je t’embrasse, mon beau garçon. Je me suis ennuyée de toi, tu sais.

— C’est vrai, j’mérite ben un p’tit bec, moi. Mais où est Sam ?

— Pauvre petit Sam, se moqua Éva. Il a dû passer la nuit chez Audrée et sa mère, à Hull. Je dois l’appeler pour lui dire quand il aura la permission d’arriver. J’ai hâte de voir sa tête quand il verra Smokey. Il lui a beaucoup manqué.

La fête était une belle réussite. Parmi les invités, on pouvait compter un grand nombre de joueurs des 67 que Lucas avait réunis. Alors que Fred prenait une bière en faisant l’éloge de son camion devant les gamins du voisinage, Hector racontait ses prouesses au volant de son poids lourd pendant les tempêtes d’hiver. Quant à Rob, il jouait au hockey-balle avec Sam et ses amis, se réjouissant de voir Smokey s’emparer des balles hors jeu.

Toutefois, le clou de la journée fut le spectacle musical organisé par les travailleurs mexicains. Arborant leur traditionnel sombrero, ils firent danser jeunes et moins jeunes. Avant de

clore leur numéro, les musiciens latins accompagnèrent Audrée le temps de quelques chansons, révélant son exceptionnel talent.

Après le spectacle, Éva et Francine discutaient art visuel sous la pergola, tenant une flûte de champagne à la main. Francine s'excusa lorsqu'elle dut sortir son cellulaire de son sac à main pour répondre :

— Oui bonjour !

— ... ?

— Oui, je suis sa sœur.

— ... ?

— Le temps de ramasser mes affaires et j'arrive.

— Excuse-moi, Éva, c'est l'hôpital. Je crois que je vais partir discrètement pour ne pas gâcher votre belle fête.

— Pas de problème, je vais m'occuper d'Audrée et Sam. Est-ce que ça va ?

— Oui, merci, dit simplement Francine, avant de tourner les talons en vitesse.

Pensant se voir transmettre des nouvelles de Joanne, Éva demeura plutôt sur son appétit. Deux minutes plus tard, elle aperçut l'auto de Francine quitter la ferme en direction de Gatineau. Éva se dit que tôt ou tard elle aurait

une mise à jour de l'état de santé de Joanne, aussitôt que Sam et Audrée auraient parlé à Francine.

CHAPITRE 12

Le médecin de l'hôpital tenait absolument à rencontrer la responsable dont le nom était inscrit au dossier médical de sa patiente. Malgré la surcharge de travail qu'il accumulait, il prit le temps de discuter avec Francine. Après maintes explications et technicités, il en vint à l'essentiel :

— Comme je vous le disais, madame Gervais, votre sœur est sortie du coma de façon inespérée. Il y a moins d'une heure, elle a ouvert les yeux et tendu la main vers son verre d'eau.

— Dieu soit loué ! J'imagine qu'il est trop tôt pour vous demander si elle va vivre avec des séquelles permanentes ?

— Comme vous le dites, il est encore tôt. Sous toute réserve, je peux cependant vous prédire qu'en suivant les conseils de nos spécialistes, elle a de bonnes chances de recouvrer une bonne santé.

— Comment est sa mémoire, docteur ?

— Étonnamment, elle semble plutôt bonne. Pour le moment, elle tient des

conversations un peu confuses. Avant que vous arriviez, elle mêlait hockey et taxes municipales.

— Elle est peut-être moins confuse que vous le croyez. C'est que lors de son accident, elle revenait d'Ottawa avec ma fille Audrée, où elles venaient d'assister à une partie de hockey. Pour ce qui est des taxes municipales, je les ai payées pour elle la semaine dernière.

— Vous voyez, tout n'est pas perdu ! dit le médecin avec un faible sourire.

— Merci pour votre optimisme, docteur. Maintenant, si vous permettez, j'aimerais lui parler.

— Je vais vous accompagner pour examiner ses réactions. Mais je vous préviens, nous ne pourrons pas rester plus de quinze minutes.

— Pas de trouble. J'attends ce moment depuis si longtemps. Je vous suis, docteur.

Pendant ce temps à Manotick, les invités étaient tous partis. Éva ne perdit pas une minute, sauta dans sa voiture et conduisit Sam et Audrée à l'hôpital de Hull. Étant donné les limites de visites aux soins intensifs, seules Francine et Audrée obtinrent la permission de voir Joanne.

Cette courte rencontre remplie d'émotions donna lieu à autant de pleurs que d'échanges verbaux. Pendant ce temps, Sam faisait les cent pas dans la salle d'attente. Les réponses aux questions qu'il retournait dans sa tête concernant l'endroit où Joanne avait vu un pendentif semblable au sien allaient devoir attendre.

Quelques jours plus tard, l'état de santé de Joanne se stabilisa et Sam put enfin la rencontrer. Francine et Audrée décidèrent de le laisser entrer seul dans la chambre, afin qu'il en apprenne davantage au sujet du fameux pendentif qui semblait si important pour lui afin de retrouver sa mère.

Sam fut surpris de voir que la malade était bien coiffée et ne portait aucune blessure apparente, du moins au haut du corps. Étonnamment, Joanne reconnut aussitôt l'ami de cœur de sa nièce et lui offrit un mince sourire.

— Sam ! Comment vas-tu ? Est-ce que ta mère est avec toi ?

— Moi, j'veins très bien. Pour vous situer, Éva est ma patronne à la ferme. Son mari s'appelle Rob. Ce sont eux que vous avez vus à la partie de hockey.

— Oui, oui, c'est vrai ! Je les replace maintenant. Audrée m'a dit qu'Éva élevait des lamas.

— Vous y êtes presque. Ce sont des alpagas. Ça ressemble à des lamas, mais les alpagas sont plus petits de taille. Mais dites-moi d'abord, comment vous vous sentez ?

— Disons que je vais mieux. Si la patience était un remède, crois-moi, j'en prendrais une bouteille en entier.

— J'comprends. J'sais que les visites sont courtes et que Francine et Audrée ont hâte de vous voir, alors j'aimerais vous poser une question qui me chicote depuis votre départ de l'aréna d'Ottawa.

— Vas-y, mon beau. Je t'écoute.

Sam passa lentement la vieille médaille par-dessus sa tête et la déposa sur les mains jointes de Joanne.

— Avant votre accident, vous me disiez avoir vu un pendentif semblable à celui-ci. Vous vous souvenez où c'était ?

Joanne ne dit rien, se contentant de froncer les sourcils et de retourner le médaillon plusieurs fois entre ses doigts. Puis, après un long silence

annonçant habituellement une réponse négative, elle sourit.

— Chez les Servantes de Jésus-Marie. C'est bizarre, ma mémoire est plus présente pour mon passé que pour les semaines avant mon accident.

— Et elles sont où, ces Servantes de... ?

— De Jésus-Marie. Elles ont leur monastère au bout de la rue Laurier, ici à Gatineau. Ce sont des sœurs cloîtrées. Ça veut dire qu'elles ne sortent pratiquement jamais dans le monde extérieur. Avant ma retraite, j'étais l'une de leurs infirmières de confiance.

— Et quel est le rapport avec ce médaillon ?

— Oui, oui, j'y arrive ! Une de leurs sœurs souffrait d'arthrite aiguë et je devais lui prodiguer des massages aux épaules régulièrement. Elle portait au cou un pendentif identique au tien. Le S majuscule encore visible au dos du médaillon est la première lettre du mot Servantes. Mais toi, où as-tu pris ce pendentif ?

Pour éviter qu'elle ne pose trop de questions, ce qui la fatiguerait rapidement, Sam prit quelques minutes pour faire le point. Il lui expliqua la situation avec son père, sa fuite vers

Gatineau ainsi que les recherches pour retrouver sa mère. Ensuite, il lui raconta son passage au Gîte Ami, où une personne lui avait refilé l'énigmatique médaille.

— Vous me direz que c'est fou, dit Sam, mais depuis le début une petite voix me dit que l'histoire de ce médaillon pourrait avoir un lien « miraculeux » avec la découverte de ma mère biologique.

— Comment elle s'appelle, ta mère ?

— Verlaine Jacob. Elle est d'origine belge.

Joanne scrutait les deux côtés du pendentif en fouillant sa délicate mémoire.

— Sam, il se peut très bien que la sœur à qui je donnais les massages soit ta mère. Par contre, elle portait le nom que la mère supérieure lui avait donné à son arrivée au monastère. Si je me souviens bien, on l'appelait sœur Verlaine de la Visitation. C'était la seule européenne de la congrégation. Elle m'a raconté sa vie en Belgique, mais ne m'a jamais avoué qu'elle avait eu un fils. C'était peut-être le secret qu'elle portait dans ses grands yeux tristes. Ce sera à toi de vérifier tout ça maintenant.

À compter de ce moment, un tourbillon d'émotions cloua Sam sur sa chaise. Joanne continuait de parler sans qu'il enregistre le moindre mot.

« Que dois-je faire maintenant ? En parler avec Hector ? » se demandait Sam.

— Excusez-moi, je crois que ma patiente a besoin de repos. Je vous demanderais de sortir, s'il vous plaît, intervint un infirmier qui s'affairait déjà à replacer correctement l'oreiller sous la tête de Joanne.

— D'accord, dit Sam en se levant. Merci beaucoup, Joanne. Je vous donne des nouvelles de mes recherches très bientôt. J'irai à Francine et Aurée de revenir dans quelques heures.

Avant de sortir, Sam remit son pendentif en le laissant pendre sur son chandail. Que ce soit celui de sa mère ou d'une autre sœur, jamais plus il ne quitterait son cou.

— Au revoir, Sam. Et bonne chance, dit Joanne d'une voix qui avait considérablement faibli.

CHAPITRE 13

Pendant que Sam surfait sur sa bonne nouvelle, à Fort-Coulonge, Fred en apprenait une très mauvaise. À son retour de la fête de son ami, l'entreprise qui l'employait depuis un certain temps venait de mettre la clé sous la porte et l'envoyait au chômage sans préavis. Dans les jours qui suivirent cette terrible annonce, Fred se levait à midi et demeurait figé devant la télévision pendant des heures. Aucune activité proposée par sa famille n'arrivait à secouer sa léthargie.

Le samedi matin, Olivia, sa plus jeune sœur, lui apporta son cellulaire au lit. Cela faisait plusieurs fois que l'appareil vibrait sur une table basse du sous-sol. Ennuyé d'être dérangé si tôt, le grand frère lui lança d'abord son oreiller pour ensuite se résigner à se lever sur un coude et saisir son téléphone.

— *Calmos*, petite emmerdeuse ! Cesse de courir dans ma chambre, cria-t-il avant de répondre.

— AIIIIô !

— Salut, Fred ! C'est Hector. Sam m'a dit que tu filais un mauvais coton. Pourrais-tu venir chez nous, j'ai quelque chose à te proposer.

— Ouais. Parce que t'es le père de mon ami, j'vais passer. J'vais aussi en profiter pour faire un tour dans mon camion avant que la maudite banque vienne le reprendre.

— Voyons, qu'est-ce que tu me racontes là ? Viens goûter mes hot-dogs à midi, y en a pas de meilleurs dans tout le Pontiac. Avec une p'tite bière, on va discuter de tout ça. Allez, je t'attends !

Lorsqu'Hector ouvrit la porte à Fred, Nouki sauta d'une chaise à l'autre, ne pouvant plus s'arrêter tellement il était excité. Le gros minou vit ensuite les deux hommes se donner une solide poignée de main, avant qu'ils s'assoient à table, où des bières fraîches les attendaient. Une fois quelques banalités échangées, Hector saisit un gros cartable duquel il détacha quatre pages avec précaution. Sur le papier ligné étaient dessinés des plans de construction plus ou moins à l'échelle.

— Regarde ces beaux dessins, Fred. Si ça te tente, je t'engage pour rénover ma maison de fond en comble. Cette jobine va te permettre de

faire de l'argent pis de garder ton pick-up. En plus, j'ai parlé avec plusieurs *truckers* qui ont des rénos à faire chez eux. Ce serait le début de ton nouveau *business*. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Monsieur Tellier... j'vous garantis que votre maison sera la plus belle de la rue, répondit Fred, la larme à l'œil. Merci beaucoup du coup de pouce que vous me proposez. La seule chose qui me tracasse c'est que des fois, il faut être deux pour accomplir certaines tâches.

— J'ai aussi pensé à ça, mon ami. Écoute-moi bien, Fred. D'abord, appelle-moi Hector. Comme j'ai beaucoup diminué le nombre de transports que je fais sur la route, je deviendrais ton *helper* à temps partiel. L'été, Sam pourrait te donner un coup de main avant que t'en viennes à embaucher tes propres ouvriers.

— Sais-tu, Hector, t'es pas aussi bourru que ça ! Sam m'aurait donc raconté des blagues à ton sujet quand il me disait que le seul sport que tu pratiquais était le camionnage. Moi, je trouve que tu dessines d'excellents plans et que tu sais remonter le moral des gens. J'suis maintenant prêt à goûter tes supers hot-dogs du Pontiac.

— Ce sera sur la table dans moins de deux minutes, mon ami. J'ai même des frites congelées qui se dorent le dos au four. Un festin, quoi !

Les deux hommes entrechoquèrent leurs bouteilles de bière pour sceller une entente qui allait relancer Fred vers un avenir prometteur. Le lundi matin suivant, à sept heures pile, Fred recula son camion bondé d'outils dans l'entrée de la maison à lucarnes. À la fenêtre, grâce au bris d'un store qui autorisait une petite fente, Nouki vit apparaître celui qui allait égayer sa journée.

La veille, après ses parents et Sam, Éva fut la suivante à qui Fred apprit la bonne nouvelle de son nouvel emploi. Du même coup, il offrit à ses anciens patrons de construire le kiosque de vente extérieur dont Rob rêvait depuis longtemps. Sitôt son téléphone fermé, Éva courut au sous-sol pour en discuter avec Sam.

— Qu'est-ce qui se passe, Sam ? T'as pleuré, toi. Dis-moi ce qui ne va pas.

— Éva, il faut que je te parle. As-tu deux minutes ?

— Bien sûr.

Éva s'assit sur le petit sofa deux places où l'attendait Sam qui remplaçait sa mère de cheveux par habitude.

Jusqu'à maintenant, Sam avait tenu le secret concernant sa rencontre avec Joanne. Il craignait que s'il en parlait trop rapidement, cela lui porterait malchance. Puisqu'il venait de terminer une longue conversation avec la mère supérieure des Servantes, il décida de tout raconter à Éva. Il expliqua surtout comment Joanne lui avait révélé à quoi correspondait le médaillon et aussi sa provenance. Ensuite, il lui résuma l'essentiel de sa conversation avec sœur Françoise, la mère supérieure.

— Verlaine de la Visitation est bel et bien ma mère. Au fil de la conversation, la supérieure m'a confirmé que ma mère aimait distribuer des images saintes ou des médailles à ses rares visiteurs. Elle me disait que dernièrement, Verlaine avait pris l'habitude de remettre des objets religieux à une dame en situation d'itinérance, afin qu'elle propage la Bonne Nouvelle dans son entourage. Cette dame était de haute stature et connaissait bien le Gîte Ami. Cela expliquerait la miraculeuse coïncidence du médaillon retrouvé dans mon sac à dos.

— On croirait à un bout du film Da Vinci Code, dit Éva, étonnée.

— Ce n'est pas tout. La mère supérieure avait une douceur maternelle dans la voix quand elle m'a avoué que Verlaine, lors de ma naissance, souffrait d'une sévère dépression. Selon elle, ma mère était en proie à une extrême détresse et c'est pour cette raison qu'elle a décidé de se réfugier dans leur monastère au lieu de mettre fin à ses jours.

— Hector, dans tout ça, il est où dans cette histoire ? voulut savoir Éva.

— J'y arrive. Hector a toujours cru que Verlaine s'était enfuie en Belgique et qu'elle y était décédée à la suite de l'accouchement difficile auquel il n'avait pu assister. De la Belgique, Hector avait reçu des missives mensongères provenant de l'unique frère de Verlaine, le blâmant outrageusement pour les problèmes de santé de sa sœur, sans préciser si elle était toujours vivante. Pour les chapitres manquants de l'histoire, ce sera à ma mère de me les raconter. Il manque le bout où je passe de ma mère à mon père.

— Si tu savais comment je suis contente que t'aies retrouvé ta mère, dit Éva en glissant sa

main sur les longs cheveux noirs de Sam. En même temps, tu devras vivre une étape d'acceptation qui sera parfois difficile. Dis-toi que je serai toujours là si tu ressens le besoin d'en parler. Quelle histoire ! Un jour, tu devrais en écrire un roman.

— Merci, Éva.

— J'ai faim, et ça, ce n'est pas un roman. Allons souper avant que Rob dévore tout, dit Sam, voulant changer de sujet de conversation.

Sam se leva et essuya prestement ses larmes de joie avant d'offrir son bras à Éva pour l'accompagner à la cuisine.

Françoise de la Compassion était la mère supérieure des Servantes de Jésus-Marie. Cette petite sœur aimait ses compagnes et ne leur voulait que du bien. Verlaine dialogua longuement avec cette femme d'une grande sagesse, afin de se préparer adéquatement à rencontrer le fils qu'elle n'avait pas revu depuis son accouchement. À la suite de leur entretien, sœur Françoise téléphona à Sam pour lui dire qu'il pourrait voir sa mère le lendemain, après la messe du matin.

Il était neuf heures lorsque Sam entra au monastère de Hull. Au vestibule, il sonna et une vieille sœur vint lui demander de s'identifier. Elle le conduisit ensuite à une porte qui donnait sur un long corridor. Le parquet luisant du vieux plancher de chêne était identique à celui du rêve que Sam avait fait durant la nuit passée à Luskville, au Gîte O'bordeleau. Au bout de la longue série de portes, une chaise en bois vernis l'attendait devant un large grillage métallique. Un écriteau lui indiqua qu'il se trouvait au parloir. Il resta debout, les mains appuyées sur le dossier de la chaise. Puis, le cliquetis produit par l'ouverture de plusieurs serrures précéda l'arrivée de Verlaine. Elle prit place derrière le grillage et s'assit sur une chaise similaire à celle de son fils.

— Bonjour, Sam. J'ignore par où commencer, mais je veux d'abord te dire que je t'aime. Tu es un garçon courageux. Beaucoup plus courageux que moi, dit-elle d'un ton calme. Puis, la lèvre inférieure de Verlaine se mit à trembler et ses grands yeux noirs laissèrent échapper de grosses larmes sur ses joues.

— Verlaine, je suis tellement content de voir enfin ton visage et d'entendre ta voix. Avec

le temps, je pourrai sûrement t'appeler maman et te dire aussi que je t'aime. Si tu veux, raconte-moi le tout début de notre histoire. Qu'elle soit belle ou non, j'aimerais l'entendre.

— Mon fils... je vais tout te dire. Allons d'abord dans une pièce un peu plus conviviale.

Verlaine conduisit Sam dans une petite salle où, normalement, la sœur économe s'occupait de la comptabilité du monastère. Derrière la haute porte à vasistas, leur entretien fut entrecoupé de longs câlins, de quelques pleurs et de rires nerveux. Jamais Sam ne reprocha à sa mère de l'avoir abandonné. Il trouvait louable le fait qu'elle ait renoncé à l'avortement, même si tout semblait s'écrouler autour d'elle.

Pour cette première rencontre, il ne fut pas question d'Hector. Verlaine promit à Sam qu'un jour, elle lui raconterait ses amours et ses désaffections. L'atmosphère était plutôt aux souvenirs, aux rêves de chacun et à l'avenir qu'ils auraient à s'inventer.

Toujours dans cette même salle, une sœur novice vint leur servir un goûter frugal, qu'ils grignotèrent dans la joie. Verlaine raconta ses années passées à prier, à contribuer à la cuisine,

à entretenir les fleurs de la cour arrière en été et à balayer la neige des immenses balcons donnant sur la rivière des Outaouais en hiver.

De son côté, Sam lui décrivit comme un portrait détaillé sa maison à Fort-Coulonge, son église, sa rivière, ses forêts de pins, son école et son aréna. Il lui parla longuement de sa passion pour le hockey et comment Rob et Éva avaient été des anges pour lui. Ils se promirent ensuite de se revoir en apportant chacun des photos souvenirs. Verlaine le raccompagna au parloir et le serra longuement dans ses bras. Comme Éva le faisait si souvent, elle remplaça la mèche de cheveux qui cachait l'œil de son fils. Ensuite elle lui dit :

— J'ai toujours dit au Seigneur que j'habiterais ce monastère aussi longtemps que la providence n'aura pas mis mon fils sur ma route. Maintenant que c'est fait, il me reste à décider de mon avenir.

— Fais ce que tu penses être le mieux pour toi, Verlaine. Où que tu sois, je n'aurai plus à me tracasser d'avoir à te rechercher. En passant, voici la rondelle de mon premier but avec les 67 d'Ottawa. Je t'en fais cadeau.

Sans rien ajouter, Sam repartit par le même long couloir. Contrairement à son arrivée, il avait le cœur léger et l'esprit rempli de promesses.

ÉPILOGUE

Trois ans plus tard

Dans la maison à lucarnes, Sam était assis dans le sofa en cuir disposé devant l'écran noir de la télévision géante qu'Hector venait d'acheter. Sur son téléphone, il faisait défiler les photos prises au cours de son escapade avec Fred. Il ne les avait pas revues depuis des années. Quand il fut rendu à la dernière photo, il les supprima toutes en se disant que cette histoire aurait pu être différente et moins blessante pour son père.

Parce qu'après avoir retracé sa mère, Sam avait mis de l'ordre dans sa vie. Il apprit à composer avec ses études, le hockey, et son amoureuse. Aussi, la relation avec son père se transforma complètement. Hector put enfin comprendre ce qui s'était passé lors de la naissance de son fils. Verlaine avait quitté Hector à la toute fin de sa grossesse, souffrant d'une sévère dépression. Elle avait laissé une note disant qu'après son accouchement, elle retournerait en Belgique et que sa vie se terminerai là. Hector avait alors interprété cela

comme une promesse de suicide. La seule personne qui savait où elle se trouvait était une amie qui l'avait accueillie dans son petit logement de Hull. Cette femme s'appelait Carole et avait séjourné quelque temps au monastère des Servantes avant de réaliser qu'elle n'avait pas la vocation. Carole assista à l'accouchement et fit toutes les démarches afin que le bébé retrouve son père, puis que Verlaine soit accepté au monastère. Carole avait habilement caché la vérité à Hector. Une fois au monastère, Verlaine n'avait plus jamais eu l'idée de retourner dans son pays natal.

Plus que tout, le hockey tenait une place importante dans la vie de Sam. Pour garder la forme, pendant les étés qu'il passait chez son père, il s'entraînait régulièrement dans une petite annexe que Fred avait construite à la maison à lucarnes de Fort-Coulonge. Hector avait raison, son fils deviendrait un joueur professionnel, tout comme Mario Tremblay.

D'ailleurs, Sam jouait maintenant avec les Marlies de la ligue américaine de hockey, le club-école des Maple Leafs de Toronto. Ces derniers l'avaient repêché et lui avaient fait parapher un lucratif contrat. L'argent

rapidement gagné ne l'éloigna pas de ses racines. Très souvent, sa rutilante Tesla se retrouvait stationnée devant l'appartement que louait sa mère à Montebello. Ce pittoresque village se trouvait à mi-chemin entre Ottawa et Montréal. Verlaine avait sereinement quitté la vie religieuse et travaillait à la fromagerie de son quartier. Elle avait fait la paix avec elle-même et s'était pardonné une partie de son passé qu'elle n'avait pas choisi. Aujourd'hui, son cœur se serrait chaque fois que son fils l'appelait maman. D'ailleurs, Sam se faisait un devoir de la visiter le plus régulièrement possible. Il aimait sa mère de plus en plus et découvrait en elle une femme pleine de sagesse et de talents. Verlaine avait appris à tricoter durant ses années au monastère et fournissait Sam en foulards, tuques et mitaines.

En Outaouais, quand Sam ne se trouvait pas chez sa mère, il était chez Audrée. Par conséquent, il avait loué un condo tout neuf, qui lui serait livré dans quelques mois. Sa copine des quatre dernières années poursuivait ses études à l'Université du Québec à Hull et visait une carrière en gestion des technologies de l'information. Elle habitait toujours chez sa tante

Joanne qui n'avait gardé aucune séquelle du coma subit lors de l'accident d'auto près de la place TD d'Ottawa. Au grand plaisir de Sam, Aurée allait participer à une émission télévisée après que sa candidature eut été retenue parmi une centaine d'inscriptions. Elle représenterait Gatineau à un concours de chant, alors que sa voix retentirait d'un bout à l'autre du Québec. Aurée était toujours amoureuse de Sam et rêvait encore d'avoir ses quatre bébés.

Pour ce qui est d'Hector, il fréquentait Céline, une enseignante de la polyvalente de Fort-Coulonge. La rencontre avec cette gentille veuve avait eu pour effet d'adoucir son caractère de *trucker* et de rendre sa vie sociale beaucoup plus intéressante. Ne voulant plus trop s'éloigner de Fort-Coulonge et de sa nouvelle flamme, il avait vendu son camion poids lourd pour devenir partenaire avec Fred dans l'entreprise « CALMOS Construction inc. ». Fred était responsable des chantiers, tandis qu'Hector s'occupait de la comptabilité et des relations d'affaires. Depuis deux ans, Fred avait une copine du nom de Noémie, avec qui il planifiait de célébrer ses fiançailles au Mexique. Lorsque Sam apprit cette nouvelle, il envoya un texto à

son ami pour le narguer : « CALMOS, MON GRAND, T'AS SEULEMENT 22 ANS 😊 ».

Quant à Éva et Rob, ils accueillait des stagiaires en agroalimentaire sur leur ferme et en profitaient pour les initier à l'élevage des alpagas. Rob pensait vendre l'atelier d'armoires après avoir reçu une offre pour enseigner les techniques agricoles à La Cité collégiale d'Ottawa. Éva rêvait encore du jour où Sam et Audrée célébreraient leur mariage à la ferme, entourés d'amis et de Brutus, le nouveau copain de Smokey.

FIN

Chez le même éditeur,
découvrez :



Tricia Lauzon :

Kaitlyne la Protégée et le mystérieux pouvoir,
La descendance interdite 1 (2019)
Kaitlyne la Protégée et la véritable mission,
La descendance interdite 2 (2020)
Adalyne de Garçois et l'enlèvement,
La descendance interdite 3 (2021)
Adalyne de Garçois et la foudroyante colère,
La descendance interdite 4 (2022)
Késya du Mythandor et la sorcière,
La descendance interdite 5 (2023)
Les amoureux maudits (2024)
Supranormaux 1, Ava au Baskatong (2024)
Supranormaux 3, Ava et l'Halloween (2025)

Francine Guénette :

Sur les traces de Jean Guénet (2019)

Justine Fortin :

Monstres (2020)
Folies du cœur (2021)
Monstres : Dre Flamant (2024)

Yves Déry :

Caméléon (2022)

Marc Laurin :

Le sourire (2021)

Éric Thériault :

- Le jardin des morts, ZMTL 1 (2021)
- Le quartier des morts, ZMTL 2 (2022)
- Le centre-ville des morts, ZMTL 3 (2024)

Pierre Cusson :

- Jeu d'indices (2021)
- L'ange purificateur (2023)

Danielle Charland :

- La main sur les yeux (2022)
- Un trou dans le temps (2023)

Pascale Dupuis Dalpé :

- ONI : L'anomalie de la mer Baltique (2022)
- ONI : Huis Clos (2022)

Nancy Reid :

- Ruby-des-Ruisseaux 1 : Le salon de thé (2022)
- Ruby-des-Ruisseaux 2 : Le magasin général (2023)
- Ruby-des-Ruisseaux 3 : Le manoir (2024)
- Ruby-des-Ruisseaux 4 : L'auberge les Lupins (2025)

Jessy Riendeau :

- Les trèfles se chassent en avril 1 : Intense (2022)
- Les trèfles se chassent en avril 2 : Vert (2023)
- Les trèfles se chassent en avril 3 : Trois (2024)

Martin Bourassa :

- Les Chrononautes 1, Futur incertain (2023)

Lydia Lagarde :

- Les Rebelles de la deuxième terre (2023)
- La Rebelle de l'Armada (2024)

S.P. Jeanne :

L'Émissaire 1, Face à son destin (2024)

L'Émissaire 2, Dans les griffes du corbeau (2025)

Julie Cyr :

Supranormaux 2, Gaby et la bête (2024)

Michel Bélisle :

Droit au but (2025)

Caroline Paquin :

La conquête de Napoléon (2025)

